

JOURNAL
HELVETIQUE
OU
RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITES
d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Païs Etrangers.

DEDIE AU ROI.

DECEMBRE 1743.



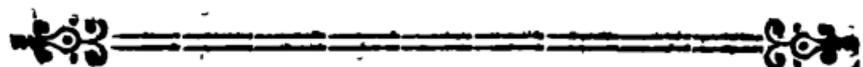
A NEUCHÂTEL.

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1743.



JOURNAL
HELVETIQUE,
DEDIE AU ROI.

DECEMBRE 1743.



LETTRE

Sur l'Origine des ETRENES, & de quel-
ques autres Usages.

MONSIEUR.

AL'occasion de ce que vous avez lu
en dernier lieu sur la Fête du Roi-
bois *, que l'on fait venir des Saturnales
des anciens Romains; vous me demandez
si les *Etrènes* n'auroient point aussi une ori-
gine semblable? La Matière est de saison,
puisque nous voilà à peu près au commen-
cement de l'Année. Mais si vous prenez

M m s bien

* Journ. Helvet. Page 452.

bien vôtre tems pour faire cette question, vous ne vous êtes pas adressé come il fa-
loit pour la résoudre. Quelque Savant, bien
versé dans l'Antiquité, auroit été en état
tout autrement que moi, de satisfaire vô-
tre curiosité. Cependant, come je ne man-
que pas de Livres, il ne me sera pas di-
ficile de vous doner quelques éclaircisse-
mens sur ce que vous souhaitez. Il y a
même cet avantage avec ceux dont l'Eru-
dition est aussi mince que la mienne, qu'ils
ne s'apésantissent pas autant sur un sujet,
& qu'au moins ils n'ennuient pas par leur
longueur. Je crois donc, après avoir un
peu étudié la matière, que la coutume de
faire des vœux les uns pour les autres,
au comencement de l'Année, & de se fai-
re réciproquement des présens, est une Cou-
tume toute Païente.

J'ai parcouru en vôtre faveur l'Ouvrage
d'un Savant d'Allemagne, nommé *Lipenius*,
qui a fait un Traité fort ample sur les *Etrè-
nes* *. L'Antiquaire *Spon* donna à peu près
dans le même tems une Brochure, sur le
même sujet, mais que je n'ai pas pû re-
couvrir. Le Père *Tournemine* qui l'avoit lüe,
nous en parle dans une jolie petite Pièce
sur la même matière qu'il présenta pour
Etrè-

* Martini Lipenii integra Strënarum Civilium Historia,
Lipsiæ, 1670.

Etrènes en 1704. à Monfr. le Prince, & que vous trouverez dans les *Mémoires de Trévoux* *. Le Savant Jésuite dit d'abord à Son Altesse qu'ayant formé le dessein de lui offrir l'*Histoire des Etrènes*, il croïoit qu'il ne lui en couteroit que la peine de lire *Lipenius* & *Spon*, mais qu'il s'étoit trompé en cela, qu'ils n'ont pas épuisé la matière, & qu'il faudra qu'il contribue du sien pour contenter la curiosité du Prince.

Les diférens Auteurs qui ont recherché l'Origine des *Etrènes*, conviennent tous que les présens, que l'on se fait au premier jour de l'an, & ces souhaits pour la santé & la prospérité les uns des autres, sont d'un usage très ancien. *Ovide* parle de ces vœux, du comencement de l'Année, dans son Ier. Livre des *Fastes*.

Et damus alternas accipimusque preces.

L'Auteur Allemand avoit dit que les *Etrènes* avoient autant d'Antiquité que Rome même. Le P. *Tournemine* trouve qu'il ne dit pas assez, & nous fait remonter plus haut. Il prétend que la même coutume étoit dans la Grèce & dans la Perse, dès les tems les plus reculez. Mais il y a quelque chose à dire là-dessus. On convient bien que les Grecs, de tems immémorial, ont

eu l'usage de se faire des présens, & que les Perses ne devoient point aprocher du Prince sans lui offrir quelque chose. Mais toutes sortes de dons ne doivent pas être regardez come des *Etrénes*.

Les bons Auteurs qui ont traité cette matière, donnent donc une origine plus précise aux *Etrénes*. Ils s'en tiennent au rapport de *Symmaque*, qui nous apprend que *Titus Tatius* Roi des Sabins, institua cette cérémonie à Rome, quand il comença d'y régner conjointement avec *Romulus*. On lui avoit présenté le premier jour de l'Année, des branches coupées dans un Bois consacré à la Déesse *Strenua*, c'est-à-dire à la Déesse de la Force. Il prit le présent à bone augure, & il n'en falut pas d'avantage pour donner lieu à cet usage. Dans ces premiers tems, outre ces branches d'Arbres coupées dans la Forêt sacrée, on présentoit encore la *Vervéne*, herbe qui étoit aussi estimée sacrée. Le Peuple simple & superstitieux croit que ces branches & cette *Vervéne* cueillies sous ces heureux auspices, conservoient la santé. Les Druides Gaulois pratiquoient la même cérémonie. Il alloient au commencement de l'Année, prendre dans des Bois consacrez aux Dieux, le *Gui*, qu'ils distribuoient au Peuple, come un présent du Ciel, dont la vertu étoit ad-

mira

mirable. Il ne faut pas oublier de remarquer que l'on célébroit la Fête de la Déesse *Strenua* le premier jour de l'an, & qu'on lui sacrifioit dans un petit Temple proche de la Voie sacrée. On voit assez que le nom de cette Déesse, que d'autres ont aussi appelée *Strenia*, a fait nôtre mot d'*Etrènes*.

Le P. *Tournemine* cherche ensuite la raison de la grande efficace attribuée à ces heureux rameaux, que l'on se donnoit ce jour-là. Vous ne devineriez jamais jusqu'où il est remonté pour en trouver la cause.

„ D'où pouvoit venir une semblable persuasion? dit-il au Prince. N'y reconnoissez vous pas, Monseigneur, un souvenir confus de l'Arbre de vie planté dans le Paradis terrestre? Souvenir dont ces Prêtres, habiles Charlatans, se servirent pour mettre en vogue leurs Bois sacrez, auxquels ils attribuoient la même vertu.

Ne trouvez-vous pas, Monsieur, que c'est remonter bien haut pour trouver l'Origine des *Etrènes*, & que le rapport entre l'Arbre de vie, & les Rameaux de la Forêt *Strenua* est tiré de bien loin?

Une autre Question à vous faire à cette occasion, c'est si nous ne pourrions point trouver ailleurs, que chez les Païens, de ces Prêtres Charlatans qui attribuent tant de Vertus aux Bois sacrez? N'avez-vous point

oui dire que dans de certains Pais on prête une grande efficacité, par exemple, aux Rameaux bénis le Dimanche de la Passion ? Je lisois l'autre jour *Hospinien* qui nous l'apprend. Il cite un Poëte Allemand qui après avoir décrit la Procession de ce jour-là, ajoute,

Populus venit omnis
 Arboreos portans ramos, salicisque virentes.
 Quos tempestates contra, Cœlique fragorem,
 Adjuvat Passos, multo grandique precatu.
 Summis præsertim viribus illos
 Contra hyemes polletere putant, & fulmina dira *.

Le Prêtre bénit ce jour-là des Rameaux qui ont une vertu merveilleuse pour préserver de la foudre & de la tempête. Mais laissons les Romains modernes dont il ne s'agit pas présentement, & continuons notre Histoire des *Etrènes*.

Les Romains devenus moins grossiers que leurs Ancêtres, négligèrent une Cérémonie dont l'expérience leur avoit appris l'inutilité. On continua néanmoins de se faire des présens au commencement de l'Année. On se donoit du miel, des dates, des figes sèches. C'étoient les mets les plus délicieux d'un Peuple encore sobre & frugal. On continua de les offrir par coutume, quand le Luxe & la Molléte furent

montez

* *Hospin. de Festis Christianos. page 72.*

montez aussi haut que la Puissance Romaine. On se donoit aussi en mémoire de *Janus*, une Pièce de monnoie, qui devoit avoir d'un côté la Tête de ce Dieu, & de l'autre la figure d'un Navire.

Auguste, tout Empereur qu'il étoit, aimoit à recevoir des *Etrènes*, même du petit Peuple. On les portoit dans le Vestibule de son Palais. Elles étoient ordinairement en argent, qu'il employoit en Statues de ses Dieux, pour orner divers endroits de la Ville de Rome. La matière des présens a changé dans la suite, suivant les tems & les lieux. Nôtre Siècle en a presque aboli l'usage, & semble n'avoir retenu que les Complimens & les Vœux.

Quoi que les *Etrènes* soient réduites aujourd'hui presque par tout, à fort peu de chose, on demande si les Chrétiens ne doivent pas se faire un scrupule d'imiter encore en cela les Païens? Le P. *Tourne-
mine* dit que *Spon* dans sa Brochure, déclame fort sérieusement contre la coutume de doner les *Etrènes*, come contre une Cérémonie des Idolâtres. Les Pères de l'Eglise avoient déjà pris la chose sur un ton fort haut. *Tertullien*, dans son Livre de l'*Idolatrie*, blame fort les Chrétiens de ce qu'ayant en horreur les Fêtes des Juifs, ils ne laissoient pas de se familiariser avec cel-
les

les des Païens, & en particulier avec les Calendes de Janvier. Ce jour-là, dit-il, les *Etrènes marchent*, les présens valent de toutes parts parmi nous. Lipénius cite des Passages de St. Augustin & de St. Chrisostome où l'on trouve la même sévérité contre cet usage. Mais ce que l'on allègue de plus fort, c'est un Canon du Concile d'Auxerre, tenu l'an 588. qui va jusqu'à donner aux Etrènes le titre de *Diaboliques*. Voici comment il étoit conçu. *Non licet Kalendis Januariis Vesula aut Cervola facere, vel Strenas Diabolicas.*

Voilà qui est bien obscur, & je m'atens, Monsieur, que vous traiterez vous même ce stile de *Diabolique*. Qu'est-ce donc que ce *Vesula* & ce *Cervola*? Le Père *Simond* a un peu débrouillé ce Grimoire. Il dit que *Vesula* est mis là pour *Vitula*, une Génisse, & *Cervola* pour *Cervula*, une petite Biche, & que le Concile défendoit de se revêtir de la peau de ces Animaux dans les *Malcarades* que l'on faisoit dans ce tems-là, & auxquelles ont succédé celles du Carnaval. Mais le Père *Tournemine* n'est pas du sentiment de son Confrère. Il croit qu'il s'agit dans ce Canon d'un cas beaucoup plus grave, & qui méritoit beaucoup mieux les Anathèmes du Concile qu'un simple travestissement. *Vitulâ facere*, dit-il,

ne se trouvera pas ailleurs pour dire, *Pren-
dre la figure d'une Génisse*. Il faudroit *Vitu-
lam facere*. Il faut donc donner un autre sens
à ce Canon, & dire qu'il a défendu de
faire, le premier jour de l'an, des sacrifices
de Génisse ou de Biche. C'est le sens pro-
pre de ces mots, *Vitulâ facere*. Virgile les
a employés, de cette manière.

Cum faciam vitulâ pro frugibus.

Il est naturel, ajoute le Jésuite, que les
Conciles se soient occupés à détruire les
restes d'Idolatrie. Les *Etrènes* jointes à de
semblables sacrifices, pouvoient donc être
appelées véritablement *Diaboliques*.

Que dites vous, *Monsieur*, de la coniec-
ture de ce Savant ? Pour moi je vous avoie
qu'après l'avoir trouvée d'abord fort ingé-
nieuse, il m'a paru, après un peu d'examen,
qu'elle ne pouvoit pas se soutenir. La rai-
son prise de ce que les termes du Canon
seroient du meilleur Latin, dans le sens
qu'il leur donne, ne doit pas beaucoup fra-
per. Il ne faut pas chercher cette pureté
de Style dans les Auteurs Ecclésiastiques du
Bas-Empire. C'est vouloir *perdre son La-
tin* que de leur donner pour règle les façons
de parler de Virgile, ou de quelque autre
Ecrivain du Siècle d'Auguste. D'ailleurs
on trouve divers autres Passages d'Auteurs
qui

qui ont écrit à peu près dans le tems du Concile d'Auxerre, qui fixent, au travestissement le sens de ce Canon, & qui ne conviennent nullement au Sacrifice.

- *Lipenius* cite un Sermon, qui se trouve dans le Tome IX. des Oeuvres de St. Augustin, où l'on trouve ces paroles; *Nemo in kalendis Januariis nefanda & ridiculosa Vetulas aut Cervolas, vel josticos faciat* *. Cette défense de faire la Génisse ou la Biche d'une

* *Jostici* ou *Jostici* dans la Nouvelle Edition du Glossaire de Du Cange, signifie les Jeux, les Divertissemens de ce tems-là. On y trouve aussi sur les mots *Cervula* & *Vetula*, des citations qui détruisent entièrement les Sacrifices imitez des Païens, que le P. Toumefine y avoit trouvez. Les nouveaux Editeurs nous font remarquer, que l'on trouve également dans les Auteurs de ce tems-là *Cervulus*, ou *Cervula*; un Cerf ou une Biche. L'un d'eux dit en parlant des folies qu'on faisoit à la Fête des Calendes, *Quidam assumunt Capita Bestiarum*. Il y a bien apparence que cela signifie qu'il y avoit des gens qui se coëfoient d'une tête de Cerf. Un autre Auteur demande; „ Coment des Hommes douez de raison „ peuvent se transformer ainsi en Bestiaux ou en Bêtes sauvages? ” Cela semble tout à fait fixer le sens de ces termes obscurs, *Facere Cervulos* ou *Vetulas*. Cependant les nouveaux Editeurs marquent beaucoup de penchant à traduire, *Facere vetulam*, Faire la Vieille. Ils citent pour cela un Auteur Ecclésiastique qui décrivant ces Fêtes licentieuses, dit que les Hommes s'y déguisoient en Femmes. Ce qui semble appuyer cette explication, ajoutent-ils, c'est qu'encore aujourd'hui pendant le Carnaval, les Enfans se mettent aux trouffes des Masques, & les poursuivent en criant, Il a fait la Vieille.

D'une manière ridicule, donc naturellement l'idée d'une Mascarade où l'on paroït sous la peau de ces Animaux. Le Père Sirmond cite un vieux Livre Pénitentiel de l'Eglise d'Anjou conçu en ces termes; Sc quis in Kalendis Januariis in Cervolo, & in Vetrula vadet, tribus annis poeniteat. „ Si „ quelqu'un marche ou se promène en Bi- „ che, en Genisse, il fera pénitence pendant „ trois Ans.” Ici l'idée de sacrifice disparaît entièrement, & l'on n'y aperçoit que la simple dépouille de ces Animaux.

Je crois donc, *Monsieur*, que vous serez d'avis que nous nous en tenions à l'explication ordinaire que les Savans donnent de ces Canons, qui se réduit à défendre aux Chrétiens de se revêtir à l'imitation des Païens, de peaux de Vaches, ou de Certs, qui n'avoient point encore été préparées, & qui par là leur donnoient une figure encore plus hideuse; mais on ne doit pas oublier cette particularité, c'est qu'après ce travestissement, ils se confondoient avec les Idolâtres qui alloient danser devant la porte des Temples de leurs faux Dieux. Il est vraisemblable que cette dernière circonstance est entrée pour beaucoup dans la fâcheuse Epithète que les Anciens ont donnée aux *Etrènes*.

Après avoir débrouillé le jargon barbare

de

de ces Canons, & trouvé la raison de la qualification odieuse donnée aux *Etrènes*, il reste à voir présentement si l'on n'en devoit pas abolir entièrement l'usage. Notre Savant Allemand, qui a examiné cette matière à fond, est beaucoup plus traitable que *Spon*. Il conclut son long Ouvrage, en déclarant que pourvû que l'on écarte la superstition de ce jour des *Etrènes*, on pourra l'observer sans scrupule. „ Après „ tout, dit-il, rien n'est plus innocent que „ de faire, en commençant l'Année, des „ Vœux les uns pour les autres. Cet usage „ est même louable. S'il est Païen dans „ son origine, rien n'est plus aisé que d'en „ faire une pratique toute Chrétienne. „ C'est aussi le sentiment du P. *Tournemine*. *Pour les Etrènes dégagées de toute superstition, dit-il, quel mal de les conserver? Des gens bizaremment scrupuleux défendront bien-tôt qu'on dise, Bon-jour, & Bon-soir, parce que les Païens en usoient ainsi. Ils verront dans cette manière de parler quelque rapport à la superstition des jours heureux & malheureux.*

Si les Vœux sont innocens & louables, on ne sauroit aussi blâmer les petits présens que l'on fait ce jour-là. Ils se réduisent aujourd'hui à fort peu de chose. Il n'y a plus guère que les Enfans & les Domestiques qui se ressoient de ces gratifications.

On ne doit pas trop légèrement prendre ombrage de tout ce qui sent tant soit peu le Paganisme. Voici un exemple tout récent pour prouver cette Thèse. Il parait en France un Livre nouveau sous ce titre ; *Dissertation sur un Temple Octogone ; & plusieurs Bas-reliefs, trouvez à Cestas, lesquels désignent les Fêtes de Cibèle &c.* A Bordeaux 1743. Cestas est une Paroisse à trois lieues de Bordeaux. L'Auteur de ce Livre, qui est un Abé Antiquaire, prétend avoir trouvé dans ce lieu bien des traces de Paganisme. Il croit sur tout y avoir remarqué un reste de la superstition des anciens Druides, qui aura passé de Père en Fils, & qui étoit encore en vigueur l'An 1624. Voici ce que cet Abé a trouvé dans les Registres de cette Eglise pour cette Année-là. *Sept des Habitans sont allés à l'Aguilan neuf, suivant la coutume du Pais, & ont amassé douze Livres Tournoises, lequel argent ils ont dit avoir dévotion qu'il soit employé à acheter un devant d'Autel ; ce qui fut exécuté en 1726.*

L'Abé paroit fort blessé de ce que cette somme, qui étoit le produit d'une Superstition Païenne, ait été apliquée à orner un Autel. Le Chevalier de la Roque, qui a annoncé ce Livre dans le Mois d'Aout de son *Mercure de France**, n'est pas de son

* Aout 1743. pag. 1817

sentiment, & il faut qu'il ait eu des raisons bien fortes de l'abandonner. Le caractère de ce Journal n'est assurément pas l'Esprit de contradiction. Voici donc ce que dit fort judicieusement là dessus l'Editeur du *Mercuré de France*.

„ Il paroît que l'Auteur trouve ici du mal
 „ dans une chose qui est bien innocente.
 „ Ces sept habitans sont allés à l'*Aguilan*
 „ *neuf*, c'est à dire qu'ils sont allés deman-
 „ der les *Etrènes* pour l'Eglise du lieu; car
 „ dans le dernier Siècle *Laguitan-neuf* &
 „ les *Etrènes* étoient la même chose. Cela
 „ est si véritable que dans le Perche,
 „ on dit encore les *Eguilans*, pour dire les
 „ *Etrènes*. Ce seroit pousser les choses à
 „ l'extrémité que de dire que les Margui-
 „ liers de cette Paroisse alloient en 1624.
 „ couper du Gui dans les Bois, qu'ensuite
 „ ils le distribuient dans les Maisons, ce
 „ qui leur servoit à amasser des Aumônes,
 „ appliquées à un parement d'Autel. Dans
 „ l'*Aguilan-neuf* de ces bons gens, il n'y
 „ avoit que l'expression du Paganisme,
 „ & rien de plus. Elle étoit aussi innocen-
 „ te dans leur bouche que *Dies Luna*,
 „ *Dies Martis*, *Dies Veneris sancta* dans les
 „ Vieux Livres d'Eglise. Qui dit en La-
 „ tin le Vendredi Saint, dit le *Jour saint de*
 „ *Venus*; ce qui semble un langage tout à

fait

7 fait Païen; mais que l'usage n'a pas laissé
7, d'autoriser.

Vous me faisiez, *Monsieur*, dans vôtre dernière Lettre, une autre Question qui suit assez naturellement de la première sur les *Etrènes*. Vous me demandiez encore si les souhaits que l'on fait en faveur de ceux qui éternuent n'ont pas la même origine que les souhaits du premier jour de l'An? Il faut donc vous donner aussi le résultat de quelques petites lectures que j'ai faites la dessus en vôtre faveur.

On fait des vœux pour la conservation de ceux qui éternuent en nôtre présence; le plus souvent on se contente de les saluer, mais cela revient à la même chose. On cherche sur quoi est fondé cet usage. Parmi le Peuple, il n'y a personne qui y trouve la moindre ombre de Paganisme, ou qui en ait seulement le soupçon. On y donne même une origine toute Chrétienne. On croit ordinairement que cette Coutume a comencé à l'ocasion d'une Maladie Epidémique, dans laquelle on éternuoit jusqu'à extinction de vie. On en fixe la date vers l'année 591. sous le Pontificat de *Grégoire I.* C'est là le tems où l'on place cette Maladie extraordinaire qui faisoit mourir dans l'instant ceux à qui il survenoit un éternuement, & qui a donné lieu, dit-on,

à l'usage dont nous recherchons le commencement. Rien de plus naturel que de dire avec empressement à ceux à qui arrivoit ce dangereux Symptôme, *Dieu vous assiste*, ou *Dieu vous conserve*. On cite des Auteurs qui ont rapporté ce fait, & entr'autres *Sigonius* dont le témoignage doit-êtré reçu en matière d'Antiquités. Cependant avec tout le respect dû à ce Savant, on peut regarder come fort suspecte cette Maladie qui emportoit tous ceux à qui il prenoit des éternuemens. Rien ne sent plus la Fable. Ce sera donc là une de ces Traditions qui a fait chemin parmi le Peuple, sans aucun solide fondement.

Mais quoi qu'il en soit de cette prétendue Maladie contagieuse, sur laquelle je ne prétens disputer avec personne, je me retranche au moins à dire qu'elle ne sauroit être l'origine primitive de ces sortes de souhaits, puis qu'ils sont d'une date fort antérieure. On les trouve déjà chez les Païens de tems immémorial, & peut-êtré même chez les Juifs. Les Hébreux disoient à ceux qui éternuoient, *Châim*, c'est à-dire, *Je souhaite que vous viviez*. Ce qu'il y a de singulier c'est qu'ils ont une Tradition semblable a celle des Chrétiens, mais qui tient également du fabuleux, quoi que beaucoup plus ancienne. Les Rabins prétendent
que

que l'*Eternuement* fut chez les Hommes un signe de mort, jusqu'à-ce que *Jacob* en eut obtenu de Dieu la cessation, & voila coment ils rendent raison de la coutume de saluer ceux qui éternuent.

Mais pour trouver l'origine de cette coutume, le plus sûr est de la chercher dans le Paganisme. Leurs Auteurs en font une mention fréquente. *Plin* élève précisément la Question dans ce Problème, *Cur Sternutantes salutamus?* Pourquoi on salue ceux qui éternuent. Il raconte en traitant ce sujet, que *Tibère* ne manquoit jamais de s'acquiescer de ce devoir envers les autres, & qu'il vouloit qu'on le remplît à son égard. Rien de plus équitable que de faire pour le Souverain ce qu'il faisoit lui même pour un de ses Sujets. Un Voïageur qui nous a donné une Relation d'Afrique dit qu'on fait bien plus d'honneur à l'Empereur au *Monomotapa* dans ce cas-là. Dès qu'il éternue, toute la Capitale répond par des acclamations universelles. Mais pour revenir aux Anciens, vous trouverez dans l'Antologie une Epigramme qui fait une alusion manifeste à la Coutume dont il s'agit. Vous la trouverez d'une manière encore plus formelle dans la fameuse *Retraite des Dix mille de Xénophon*. Cet Historien nous a conservé

N n 2

cette

† Antholog. Lib. II. Cap. XII. Epigr. XI.

cette circonstance. Cyrus le jeune sur le point d'exécuter une expédition périlleuse étoit occupé à donner du courage à ses Troupes. Il arriva alors qu'un Soldat éternua, ce qui parut à l'Armée d'un heureux présage. Les Assistans lui dirent avec empressement, *Dieu vous aide.* Xénophon ajoute qu'on adora la Divinité pour le bon augure qu'on recevoit. Je crois que c'est là l'Auteur le plus ancien qui ait parlé de cet usage.

Après avoir constaté l'antiquité de cette Coutume, & chez les Grecs & chez les Romains, il s'agit de tâcher de deviner sur quoi elle est fondée. Voici, *Monsieur*, à quoi ont abouti mes petites recherches.

Athénée nous apprend que les Païens regardoient la tête de l'Homme come quelque chose de sacré & de divin; que c'est pour cela qu'on rendoit une espèce d'hommage à l'Eternement *. Voila coment on peut donner la raison du salut que l'on ne manquoit pas de faire à la personne qui éternuoit. Mais *Casaubon* remarque sur cet endroit d'*Athénée*, que d'autres parloient de l'Eternement come d'une Maladie, que c'est pour quoi ils disoient à cette occasion, *Jupiter vous conserve.*

Les Médecins modernes regardent l'Eternement come un symptome avantageux &

* Athen. Lib. II. cap. 25.

& ils nous en marquent l'usage. Son effet ordinaire, disent ils, est de donner come des secouffes au cerveau, d'exciter les esprits, & d'augmenter le mouvement des humeurs. Il nous débouche les organes, & nous respirons avec plus de facilité. Il rend sur tout à l'odorat toute sa sensibilité. Ce sens se trouve come émouffé quand on s'éveille le matin, mais il devient plus vif, & s'aiguise, en quelque manière, par l'*Eternuement*.

Les Anciens qui n'avoient pas remarqué ces usages, & qui s'étoient arrêtez aux aparences, avoient trouvé dans l'*Eternuement* une forte de convulsion qui leur paroissoit dangereuse. Cette secousse violente sembloit menacer de quelque suite facheuse, qu'ils tâchoient de prévenir en implorant le secours des Dieux. Ils croïoient détourner par là ce qu'il y pouvoit avoir de sinistre dans ce mouvement convulsif. Il y a plus; l'ignorance est ordinairement accompagnée de la Superstition, sur tout dans le Peuple. C'est ce que l'on peut remarquer encore sur le chapitre de l'*Eternuement*. Les Anciens en avoient fait un présage qu'ils regardoient ou come bon, ou come mauvais, suivant les circonstances.

Aristote demande pourquoi il est d'un bon augure d'éternuer depuis midi jusqu'à minuit, & d'un mauvais augure d'avoir le

même accident depuis minuit jusqu'à midi ? *St. Augustin* nous apprend que par cette raison les Anciens se remettoient au lit, quand il leur arivoit d'éternuer en se chauffant. *Enstache*, dans ses Comentaires sur Homère, a remarqué que quand quelqu'un éternuoit à nôtre gauche, c'étoit un signe malheureux chez les Anciens, & à nôtre droite, un signe favorable. *Plutarque* nous apprend qu'avant la Bataille contre Xerxès, *Themistocle* sacrifiant sur son Vaisseau, & un des assistans aiant éternué à sa droite, l'Augure qui étoit présent prédit à l'instant la Victoire des Grecs, & la défaite des Perses.

Je crains, *Monsieur*, que vous ne soïez éfraïé de cette bordée de Citations. Ainsi je vai vous faire quartier du reste. En voila assez pour rendre raison de cette pratique ancienne. L'usage de saluer quand on éternue, ou de faire des souhaits à cette occasion, vient donc de la fausse idée que l'on s'étoit faite autrefois de cette violente agitation que l'on croïoit périlleuse. D'autres aiant remarqué quelques événemens qui n'avoient été liez à *l'Eternuement* que par un pur hazard, en firent un Présage. C'est ce qui dona lieu à ces formules par lesquelles on souhaitoit que le mal fut détourné, & que le bien arrivât.

Si

Si vous voulez quelque chose de plus sur cette matière, je vous conseille de consulter *Broun* Auteur Anglois, qui dans son *Essai sur les erreurs populaires* s'est assez étendu sur celle-ci. Si vous ne voulez pas aller au Livre même, vous pourriez vous en tenir à l'Extrait qu'en a donné le *Journal Littéraire**. Le Journaliste fait de son chef, quelques Réflexions sur l'universalité de cet usage, qui vous paroîtront curieuses. Il est éfectivement surprenant de trouver cette coutume en Afrique & dans les Indes, tout come en Europe. Il cite quelques Voïageurs qui assurent la chose. On peut y joindre encore le Roïaume de Siam, où le Père *Tachard* nous dit que l'on ne manque pas de souhaiter une heureuse & longue vie à tous ceux qui éternuent. Les Siamois en donent une raison prise de leur Théologie, que vous me dispenserez de rapporter ici.

Quelqu'un m'a dit que quand on done cet usage pour universel, cela souffre quelque exception, & même à l'égard d'une partie des Anglois. Ceux de cette Nation qui n'ont pas voïagé laissent, dit on, éternuer les gens sans y prendre garde. Mais ceux qui ont été dans les Pais étrangers, rapportent ordinairement de leurs Voïages cette

N n 4

pe:

* Journ. Liter. Tom. XXI. p. 52.

petite civilité, pour ne pas passer pour *Non-conformites* auprès du reste du Genre humain.

Il résulte donc de ces petites recherches que l'*Eternuement* n'atire nos Saluts ou nos Complimens, que par une imitation des anciens Païens, mais où il n'entre plus de superstition aujourd'hui, & par conséquent qui doit être regardée come une pratique innocente, & dans le fond plus louable que mauvaise. Voilà, ce me semble, *Monsieur*, la tâche que vous m'aviez donnée. Bien ou mal remplie, je vous l'envoie incessamment. Je suis &c.





AUX EDITEURS.

LISE découvre une Tête chenée, place des Fleurs dans les rides de son Front, met du bleu & du couleur de rose sur une peau livide & olivâtre, roule de tous côtez des yeux, qui brillent seulement par le rouge dont ils sont bordés, & montre avec mille grimaces deux dents qui lui restent. Veut-elle, par l'étalage de ses tristes débris, nous faire voir le peu de durée de nos charmes, & donner un préservatif contre le Poison de l'Amour? Nullement: Sous ce ridicule appareil, son principal, son unique but est de plaire.

J'Ai, *Messieurs*, un peu plus de quarantè ans moins que *Lucine* vôtre aimable Corespondante. Il me semble que l'on ne fauroit mieux, faire, quand on se fait imprimer, que de comencer par dire son âge & son état; le Lecteur s'interesse toujours pour un Auteur qui veut bien lui apprendre quelques particularités de sa personne; il entre mieux dans ses idées, dans ses vûes. & dans sa manière de penser. Si j'avois à blamer cette façon de débiter, ce ne seroit que dans l'exemple que *Lucine* nous en a donné, parce que je ne le trouve rien moins qu'intéressant. Le titre de vieille Fille qu'elle se

se donc, n'étoit pas un préjugé fort avantageux pour ce qu'elle avoit à dire, & je suis trompée si ces conseils n'ont pas été traités de bizareries d'un Esprit chagrin & de Remontrances ennuieuses d'une Coquette surannée, qui ne hait les plaisirs, que parce qu'elle n'est plus en état d'en goûter. Quand je dis que certaines gens ont pû juger de cette façon, j'en excepte les personnes raisonnables. *Lucine* nous donne une trop bonne idée de son Caractère, & ses Conseils ont trop de bon sens, pour que l'on puisse soupçonner qu'ils partent d'un mauvais principe; les gens dont je parle ne s'avisent pas de regarder ce que les choses sont en elles mêmes, ils jugent sur *l'Etiquette du Sac* come on parle, l'état des vieilles Filles a quelque chose de ridicule pour eux, cela leur suffit pour en répandre sur tout ce qui vient de leur part.

J'ai été souvent tentée de traiter d'injuste; l'opinion comune des Homes, par raport aux vieilles Filles. Je me suis souvent demandé pourquoi la Vieillesse, cet âge si respectable dans tous les tems & parmi toutes les conditions, cet âge où la prudence doit être consommée & où les passions n'exercent plus leur empire sur le Cœur & sur la Raison; pourquoi cet âge devient il bas & méprisable dès qu'il est joint à la
qua-

qualité de Fille ; pourquoi trouve-t'on les
 vieilles Filles plus déplacées dans le Mon-
 de que les autres perſones ; pourquoi enfin
 fait on plus court le tems de la jeunefſe
 des Filles que celui des autres , & pour-
 quoi une Fille paſſera-t'elle toujours dans
 l'Efprit du monde pour être plus vieille
 qu'une Femme de même âge & beaucoup
 moins conſervée qu'elle ? J'avoüe qu'en
 cherchant la cauſe de ces diſtinctions , j'ai
 été obligée de la trouver dans la conduite
 que tiennent pendant toute leur vie mes
 chères Sœurs de ſoixante ans. En éfet pour-
 quoi ſont elles Coquettes dans leurs jeunes
 ans ? C'eſt là l'unique raiſon du mépris où
 elles tombent ſur leurs vieux jours. J'a-
 vertis ici que quand je parle de Coquette-
 rie , je n'entens pas ce terme dans toute
 l'étendue que l'on peut lui donner. Il ſeroit
 ridicule de demander pourquoi une perſone
 qui a été dans les plus beaux de ſes jours
 l'objet du mépris des honêtes gens conti-
 nue de l'être lors qu'elle eſt ſur le déclin.
 J'entens par une Coquette , une Fille qui
 donne tous ſes ſoins à orner ſon extérieur
 & dont l'unique but eſt de plaire ; & je
 voudrois ſavoir comment une perſone qui a
 reçu les hommages & qui a été l'admiration
 de ceux qui là conoiſſoient , peut devenir
 le ſujet de leurs railleries. Pour découvrir

Comment cela peut être , il n'y a qu'à suivre une Coquette dans tous les différens âges de la vie , & à voir l'effet que ses manières doivent naturellement produire sur l'Esprit de ceux qui la fréquentent.

Il ne sied pas bien à mon Sexe & à mon âge , de déclamer , mais je ne saurois m'empêcher de marquer de l'indignation contre la manière dont on dirige pour l'ordinaire nôtre Education. Quelles leçons importantes donc-t'on à une jeune Fille ? On lui apprend à se présenter de bonne grace , à porter bien son Corps , à danser & à chanter avec agiément , à se mettre de bon goût , & à faire de petits Ouvrages uniquement destinés pour la parure. Elle n'est pas sortie du Berceau , que l'on lui donne un Amant ; on la loue de la régularité de ses traits , de la finesse de sa taille & de la beauté de ses habits. Faut il s'étonner après cela si un jeune Cœur se ploie tout à fait du côté de ces bagatelles , & s'il en fait son occupation la plus sérieuse & son but principal ? Ce sont les seuls objets qu'on lui ait jamais fait conoitre , ceux sur lesquels on fixe toute son attention : Comment veut-on qu'il aille s'imaginer qu'il y en a de préférables , & qui méritent tout autrement son attachement & ses recherches ? L'Esprit devient étendu à mesure que l'on lui

four

fournit un grand nombre d'idées & qu'on
 lui en fait envisager toujours de nouvelles.
 Si on le renferme toujours dans le même
 cercle d'objets, ce sera là sa mesure, s'il
 faut ainsi dire, & il ne pourra pas s'étend-
 re plus loin. C'est le sort de celui des
 Filles, qui sont devenues Coquettes, par une
 Education come celle là. Comencés une
 Conversation un peu sérieuse avec elles,
 ôtés en tout ce qui n'a pas du rapport avec
 les Equipages, la Beauté, l'Amour; vous
 les trouverés très neuves & très embarrassées;
 mais aussi il faut dire qu'elles réussissent bien
 dans ce qui est de leur ressort. Quelles graces
 ne mettent elles point dans tout ce qu'elles di-
 sent & dans leurs moindres actions! Un coup
 d'œil, un souris, tout est charmant chez elles!
 Il est certain qu'une Fille qui a une forte
 envie de plaire & qui avec cela à quelque
 naturel, manque rarement de réussir. Une
 Coquette bruiante sera toujours préférée à
 une personne réservée & tranquile; les plai-
 sirs la suivront par tout, & elle aura tou-
 jours la foule auprès d'elle. Voilà le beau-
 tems de la vie d'une Coquette, mais qu'il
 dure peu, & que celui qui succède lui pré-
 pare de chagrins & d'ennuis! Peu à peu
 son règne passe, & cette foule qui paroissoit
 d'abord si empressée comence bien-tôt à se
 retirer. Cependant son Miroir lui dit qu'elle
 est

est toujours jolie. Comme elle se voit tous les jours, elle ne s'aperçoit pas des changemens imperceptibles, qui arrivent sur son visage, mais qui avec le tems font une Somme. Et quand ils seroient plus grands, son Amour propre l'empêcheroit bien de les voir. Les Soupiciens qui la regardent avec des yeux moins interessés & moins remplis de suport pour ses charmes, remarquent les plus petites altérations; la moindre brèche suffit pour les faire désertir tout d'un coup. Les Savans & les Gens d'esprit qui paroissent d'abord en public avec distinction, perdent sans contredit de leur réputation, si leurs lumières ne vont pas toujours en augmentant, & si leurs dernières Productions ne sont préférables aux premières. Il en est de même des Coquettes: Si elle n'acquiert pas tous les jours de nouvelles graces, elles tombent bien-tôt: Mais il y a encore une différence qui est bien à leur désavantage: Un Savant peut acquérir avec le tems un grand nombre de lumières; un Home d'esprit, peut donner toujours plus d'étendue, de justesse & de fécondité à son Esprit; mais une Coquette ne jouit pas de la même prérogative; le tems n'a pas le pouvoir de l'embéllir, au contraire, chaque jour, chaque heure lui arrache insensiblement une partie de ses charmes. D'ailleurs elle

n'a

n'a pas bien des ressources dans ses manières ; ses ruses ne sont pas inépuisables ; dès qu'elle les a une fois employées , dès qu'on les conoit , on ne s'y laisse plus prendre , elles ont perdu ce qui en faisoit tout le prix auprès des Homès inconstans ; les graces de la nouveauté. Cependant cette Coquette, abandonnée de tous ses Adorateurs , ne se rebute pas ; elle croit que ce qui lui a servi à gagner les Cœurs une fois , pourra bien le faire encore ; elle prend des airs plus enfantins qu'auparavant , des manières plus vives , une parure plus brillante ; tout cela ne fait aucun éfet & le chagrin qu'elle a , de voir ses soins reussir si mal , avance toujours plus la fin de sa beauté. La plus grande partie de sa Vie se passe ainsi à souhaiter de plaire , à faire des éforts pour cela , à espérer de réussir , & à ne rien avancer. C'est alors qu'une vieille Fille est réellement ridicule. Peut-on voir un contraste plus choquant , que celui que fait une parure éclatante avec un Visage couvert de rides , & des manières enfantines avec un Corps chargé d'années ? Quoi de plus risible que de voir ataqer les Cœurs avec des Armes aussi grotesques & aussi émouffées ? Une Coquette excite ordinairement l'envie des autres Femmes ; elle s'est peu mise en peine de rechercher leur amitié , aussi en est

est elle haïe. Elles sont charmées qu'elle soit sur le retour, & elles voient avec plaisir qu'elles n'ont pas besoin d'effort pour la rendre méprisable, qu'elle même fait cela mieux que personne. Encore à la bonne heure si elle s'en tenoit à ces façons d'agir, dont le ridicule ne retombe que sur elle même & qui ne font de mal à personne, mais il vient un tems où elle va en empirant : C'est lors que le Corps tout courbé de vieillesse, les yeux éteints, le sang glacé, les Maladies fréquentes, l'avertissent que l'âge des plaisirs est passé. Il n'y a point d'illusions qui puisse tenir contre ces témoignages, ils sont parlans, ils sont irrécusables. Si je ne craignois pas de me servir d'une expression trop dure, je dirois que cette époque de la Vie des Coquettes est dans ce Monde une image de l'Enfer : Elles sont privées pour jamais de ce qui a été pendant toute leur vie les objets de leurs soins & de leur attachement ; leur Cœur n'est plus qu'un vuide affreux, ou s'il est rempli de quelque chose, ce n'est que de desirs inutiles & de regrets superflus. Celles qui sont dans cet état se jettent ordinairement du côté de la Dévotion, elles ont ~~ou~~ dire qu'il faut se convertir une fois avant de mourir, & elles voient que la Pieté fait honneur à ceux qui la pratiquent ; les de-

hois,

hors en font très faciles à observer, aussi les gardent elles fort bien; elles sont toutes acoutumées à l'affectation, leurs manières ne sont que de changer d'objets, elles n'ont pas de peine à prendre un air rempli de zèle & de sentimens religieux. Il n'en est pas ainsi de ce qui fait le fond & l'essentiel de la Religion, de la Vertu elle même; ce n'est pas tout d'un coup que l'on en prend l'habitude, il faut pour cela des actes fréquens & reiterés. Et comment une personne qui ne s'est seulement jamais mise en peine de penser à ses devoirs & à les conoitre peut elle venir à les pratiquer exactement par une simple résolution? Et quelle résolution encore! Une résolution forcée. Mais je suppose qu'une Coquette ait daigné s'instruire, elle s'est toujours fait des idées formidables d'une Religion qu'elle a vû s'oposer a ses penchans les plus chéris; cela joint avec l'humeur chagrine, qui ne la quite jamais, fait qu'elle porte tout aux extrémités; elle fait des crimes des actions les plus innocentes; elle ne croit pas qu'il soit possible d'allier une joie pure & tranquile avec la pratique des Devoirs de la Religion; elle n'en parle jamais qu'avec un air sévère & rebutant; les remontrances qu'elle fait perpetuellement sont toujours acompagnées d'un ton aigre,

O •

plus

plus propre à doner de l'éloignement pour la Vertu, qu'à en faire prendre le goût. Avec cela, ses reprimandes ne tombent que sur les fautes qu'elle n'est plus en état de comettre; ce n'est que sur ce que font les autres qu'elle glose; elle fera un vacarme terrible pour une Mouche qu'elle voit sur le visage d'une jeune Fille, pendant qu'elle se croit permise les Médifances les plus grossières.

Je ne m'étonne plus à présent du mépris que l'on a pour ces sortes de Filles, & si je taxe encore d'injustice l'opinion des Hommes, c'est parce qu'ils l'étendent sur des Persones qui ne la méritent pas; elles n'ont de comun avec celles dont je viens de parler que la qualité de vieilles Filles. Il en est, qui aiant eu le malheur d'être Coquettes dans leurs jeunes ans, ont été assez sages pour quiter le Monde, dans le même tems qu'il les a quitées. Elles se sont préparées de bone heure des plaisirs convenables à leur âge & à leur situation; elles se sont fait un Cercle d'Amies raisonnables où elles peuvent s'entretenir avec la décence & la gravité qui conviennent à la Vieillesse. Si leur conduite passée done quelque ridicule à leurs vieux jours, il doit être bientôt éfacé par leur conduite présente. Il en est d'autres enfin dont toute la Vie a été

un exemple de sagesse, de douceur, & de modestie; elles n'ont employé leurs beaux jours qu'à enrichir leur Esprit de Connoissances & leur Cœur de Vertus. Come la Beauté n'est que le moindre de leurs avantages, elles les quittent sans que l'on s'en aperçoive, & elles n'en tiennent pas moins une place honorable dans le Monde. Il n'y a que des Gens remplis de préjugés, & des mauvais Plaisans, qui puissent insulter à une Vieillesse aussi respectable.

En voila assés, Messieurs, sur ce chapitre. Je n'en ai peut-être déjà que trop dit, & il me semble que j'entens bien des gens, qui à la lecture de ceci, diront que c'est se donner bien des airs pour une jeune Fille, de parler ainsi des vieilles, & que l'on ne fait pas ce que le tems me réserve. Je n'ai pas été jusqu'à présent sans songer à ce terrible avenir, & j'avoüe que j'ai tremblé, en pensant que je pourrois bien être un jour rangée dans la première classe des Vieilles Filles dont j'ai parlé; mais j'espère qu'à l'aide de ceux précautions que j'ai prises, je me garantirai d'un sort come celui-là. Je les indiquerai ici à l'usage de mes chères Contemporaines, qui souhaitent de se préserver du mépris & du ridicule. La première c'est de donner à mon Cœur des atchemens qui soient de plus longue durée

que le tems de la jeunesse, de le tourner vers des objets qui puissent lui servir dans tous les âges & dans tous les états de la vie, & de lui faire prendre des habitudes que je ne sois pas obligée de lui faire changer dans la suite. Mais come ce n'est pas assez d'avoir mis en bon ordre l'intérieur, & qu'il pouroit arriver que, soit coutume, soit manque de reflexions, je me donasse avec le tems du ridicule, par des manières & par des Habits peu convenables à mon âge, & que je vinssé sans y penser à faire moi même ce que je blâme dans les autres; j'ai dressé un petit Mémoire pour régler mon extérieur, que je dois lire souvent, & qui est le principal Meuble de ma Toilette. En voici un abrégé.

Jusqu'à 25. ans, Permis de danser, de rire, de chanter, de suivre les Modes, de porter des Habits de toutes couleurs, des Fleurs des Colifichets, des Brimborions, de faire des Amans, de se promener dans les Places publiques: Défendu de faire de petits Jeux, à moins qu'ils n'exercent l'Esprit, de gambader, de joüer, parce que la Jeunesse a assés d'autres amusemens qui lui conviennent mieux que celui là.

De 25. à 35. on doit en user avec les Homes come avec des Frères. Défendu d'employer avec eux tout ce qu'on appelle mi-nauderies, coups d'œil, petits fouris, bouderies,

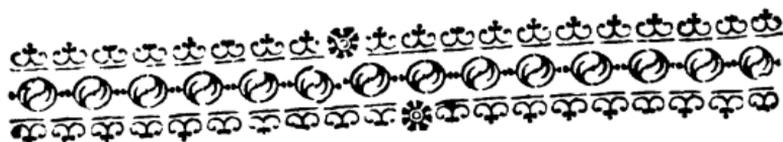
derés. Permis de porter des Habits de couleurs, de suivre les Modes, de jouër, de se promener, de danser très rarement, de chanter, pourvû que ce ne soit pas de ces petits Couplets qui marquent l'étourderie de la Jeunesse. Défendu de porter des Fleurs, des Colifichets, des Brimborions, d'avoir des Airs évaporés.

De 35. à 45. Permis de porter des Habits de couleurs, de les faire à la mode autant que cela s'acorde avec la comodité; de jouër, de se promener dans des lieux retirés. Défendu de danser, d'avoir une parure brillante & affectée, de penser à faire des Conquêtes.

De 45. à 60. & au dessus, On doit rechercher l'utilité seulement dans la manière de s'habiller. Défendu de suiyre les Modes, si ce n'est ce qu'il en faut pour ne pas singulariser; de porter des Habits de couleurs; de jouër, parce que le Jeu augmente les rides & l'humeur chagrine. J'ai l'honneur d'être, Vôtre très humble Servante E. C.

Lausanne le 17. Décembre 1743.

P.S. J'ai été fâchée que l'Histoire d'*Atalie* se soit trouvée sous la main de *Lucine*, à la place de la suite des Conseils de sa Mère. Si ces deux Pièces partent de la même plume; elles serviront à prouver qu'il est plus facile de donner de bons Conseils que de beaux exemples.



O D E

Tirée du Pseaume Ier.

Beatus Vir, qui non abiit in Consilio Impiorum.

Image du bonheur des Justes. Image du malheur des Méchans.

DIEU Tout-puissant, que ta Justice,
Guide mes pas, règle mes mœurs!
Heureux l'Homme qui fuit le Vice,
Et l'Air que souillent les Pécheurs;
Qui d'une Morale infectée,
N'a point dans la Chaire empestée,
Distillé le Suc détesté;
Et dont l'Aine exemte d'yvresse,
Dans le Sel pur de ta Sagesse
Conserve son intégrité!

Pénétré d'amour & de crainte,
Plein de sublimes mouvemens,
A l'étude de ta Loi Sainte,
Il consacre tous ses momens.
Seigneur à l'ombre de ton aîle,
D'une clarté pure & nouvelle,
Ses yeux sont toujours éclairés;
Dans tes Promesses authentiques,
Il goûte ces Dons magnifiques
Aux Cœurs fidèles préparés.

Tel qu'aux rives d'une onde pure,
 Un Arbre élevant ses rameaux,
 De ses fruits & de sa verdure,
 Réjouit les prochains Hameaux;
 Des Cieux il reçoit la rosée,
 Des Eaux sa tige est arrosée,
 Il brave les âpres chaleurs.
 Tel le Juste, en qui tout abonde,
 Fournit sa Carrière féconde,
 Au milieu des fruits & des fleurs.

Mais, ô contraste! O fort étrange!
 Mortels au Siècle abandonnés,
 Vos Cœurs sont un affreux mélange,
 De Projets, de Vœux éfrénés!
 Ainsi que la Vapeur grossière
 Du vil tourbillon de poussière,
 Vos pas sont vains & tortilleux.
 Vôte Ame est la feuille sèche,
 Qui par l'Aquilon arrachée,
 Cède à son soufle impétueux.

Ainsi donc au Jour de vengeance,
 L'Home sacrilège & charnel,
 Du Juste évitant la présence,
 Subira l'exil éternel.
 Par la route de l'Innocence,
 Le Seigneur avec complaisance
 Voit le Juste au terme arrivé.
 Dans le sentier de l'Injustice,
 Il découvre le précipice
 Où tombe enfin le Réprouvé.



F I N

*Des Extraits de l'Histoire de FREDERIC
GUILLAUME Roi de Prusse*.*

L E ROI FREDERIC GUILLAUME, toujours infatigable dans l'exercice des Droits éminens du Diadème, après avoir, du côté de la Religion, donné ses soins à la consolation & au soulagement des Eglises affligées, par la généreuse & efficace Protection qu'il acorda aux *Saltzbourgeois* persécutez, tourna ses vûes du côté des Affaires Politiques, pour conserver le bonheur & la Paix de l'*Allemagne*, qui faisoient l'objet de ses soins les plus pressés.

Le Comte de *Seckendorf*, Ambassadeur de l'Empereur à la Cour de Berlin, ménagea, entre ces deux Monarques, une entrevue qui se fit en *Bohème*. Le Roi partit le 27. Juillet 1732. Passant en *Silésie*, on lui rendit tous les honneurs qui lui étoient dûs; & arrivant à *Torowitz*, première Ville de *Bohème*, il y fut reçu par les Officiers de l'Empereur, qui l'y atendoient. Les

Apar-

* Voyez le dernier Extrait, Journ. de Septemb. 1743.

Apartemens où S. M. fût logée étoient meublés come ceux de l'Empereur, & on la servit à Table de la même manière qu'on sert S. M. I.

Le Roi de *Prusse* envoïa le Général de *Grumkow* à *Clumitz* où l'Empereur & l'Impératrice se trouvoient, pour les informer de son arrivée en *Bohème*, & les remercier des attentions que l'on avoit eües pour S. M. dans son Voïage. Ce Général eut Audience à 8. heures du soir. L. M. I. lui marquèrent la satisfaction qu'Elles avoient d'apprendre que le Roi fut si proche, & elles l'envoïèrent complimenter par le Comte de *Schlick*.

Le Roi se rendit ensuite à *Klodop*, Maison de Plaisance de l'Empereur, où étoient ses Haras. Il y fût reçu, à la décente du Carosse par le Prince *Eugène de Savoie*. L. M. I. y arrivèrent peu après. L'Empereur embrassa le Roi avec beaucoup de tendresse, & cette Entrevüe mémorable se passa avec toutes les marques réciproques d'estime & de civilité que l'on pouvoit desirer. Le Roi donna la main à l'Impératrice, pour se rendre à une Tribune qui avoit été construite exprès, pour voir passer les Chevaux des Haras. L. M. y furent environ deux heures. Le Roi se retira dans son Appartement jusques à l'heure du diner. Il alla ensuite prendre

dre l'Impératrice, & la conduisit à Table. Elle s'y plaça, aiant l'Empereur à sa droite & le Roi à sa gauche. L'Empereur bût le premier à la santé du Roi, en des termes très énergiques, & en faisant bien des Vœux pour la continuation de leur sincère Amitié. Le Roi s'étant fait donner à boire, y répondit en des termes équivalens. Après le Repas ces deux Monarques s'entretenirent passé une demi heure. Le Roi s'étant retiré dans son Appartement y fut visité par l'Empereur, & ils y restèrent seuls environ trois quarts d'heure. S. M. Pr. fût ensuite chez l'Impératrice, d'où cette Auguste Compagnie se rendit dans des Loges ornées de Verdre, pour voir passer les Poulains du Haras. Ce Prince prit congé de L. M. I. vers les 5. heures du soir, & pria l'Empereur de trouver bon qu'il s'arrêta quelque tems *incognito* dans la Capitale de *Bobème*. S. M. I. lui répondit en l'embrassant, que plus il s'arrêteroit dans ses Etats, & plus de satisfaction Elle en recevroit.

Le Roi de *Prusse* arriva le lendemain à *Prague*. Ce même jour le Prince *Eugène* lui donna à diner splendidement. Pendant qu'il étoit à table, un Chambellan de l'Empereur vint le complimenter de la part de L. M. I. sur son heureuse arrivée dans cette Capitale. S. M. soupa chez le Comte de
Wurbi.

Wurbi. L. M. I. s'étant ensuite rendues à *Prague*, le Roi les envoya aussi tôt complimenter par le Général *de Borck*. S. M. Pr. fut *incognito* dans l'Eglise de la Cour, où le Cardinal de *Saxe Zeitz* officia pontificallement & donna le *Pallium* à l'Archevêque de *Prague*: Il y vit les Reliques, & entr'autres la Langue de *St. Jean Népomucène*. Le Roi resta encore quelques jours à *Prague*, pendant lesquels il eut divers entretiens avec l'Empereur. La Veille de son départ, il trouva sur sa Table une Tabatière d'Or de grand prix, qui étoit un présent de S. M. I. Le Roi donna 500. Ducats au Porteur de ce Bijou. Les Généraux de *Grunkow* & de *Borck* furent gratifiés chacun du Portrait de l'Empereur, enrichi de Brillans pour la valeur de 6000. Ecus; & les Généraux de *Schulenburg* & *Budenbrock*, & le Colonel d'*Erschaw* reçurent d'autres Bijoux très riches. Le Roi partit de *Prague* au bruit du Canon, & retourna dans ses Etats par la route de *Bareith* & de *Carlsbath*. On n'a jamais sù précisément le vrai but de cette Entrevüe.

Cette même Année, *Guillaume-Henri*, Prince de *Frise*, né le 1^{er}. Septembre 1711. six Semaines après la mort de son Père, étant devenu Majeur, le Roi termina heureusement avec lui les Difficultez qui subsistoient

siftoient depuis trente Ans pour la Succes-
 sion d'*Orange*. Il y eut un Partage conclu
 les 14. Mai & 16. Juin 1732. S. M. Pr.
 eut entr'autres pour sa part la Principauté
 d'*Orange* & les Seigneuries de la Succes-
 sion de *Châlon* & *Châtelbelin* situées en France &
 dans le Comté de *Bourgogne* ; le tout en
 conformité de la Cession qu'Elle en avoit
 faite au Roi LOUIS XIV. par le Traité de
 Paix d'*Utrecht*, le 11. Avril 1713. Le
 Prince d'*Orange* & de *Nassau*, satisfait de
 ses prétensions par un Equivalent, aquies-
 ça à cette Cession, en résetvant d'imposer
 à tel de ses Domaines qu'il trouveroit à
 propos le Titre de Principauté d'*Orange*,
 & d'en porter les Armoiries, lui & les Des-
 cendans Mâles & Femelles ; sauf le préju-
 dice de S. M. & des Princes & Princesses
 de la Maison de Prusse, qui devoient con-
 tinüer aussi de prendre les Titres & Armoi-
 ries d'*Orange*. Quant aux autres Principau-
 tés, Comtes, Terres, Pais, Amanies, Ba-
 ronies, Seigneuries, Villes, Châteaux,
 Maisons, Fiefs, Péages, Dîmes, Domai-
 nes, & Efets de la Succes-
 sion, le Partage en est si étendu qu'on fatigueroit le Lecteur
 de le faire entrer dans cet Extrait.

Cet Acomodement fortifia la bonne in-
 telligence entre le Roi de Prusse & les Etats
 Généraux ; mais un incident arriva en 1733.
 qui

qui manqua de brouiller ces deux Puissances. Un Lieutenant du Régiment de *Kleist*, aiant débauché des Soldats de la Garnison de *Mastricht*, fut atrapé & arquebusé sur un Bastion de la Place. Le Bas Officier qui l'accompagnoit fut condamné à être pendu, mais il eût sa grace au pied de la Potence; & on l'envoia aux *Indes*. Le Roi, informé de cette Exécution, dona ordre d'arrêter tous les Officiers Hollandois qui se trouveroient dans ses Etats. Deux Lieutenans, qui étoient pour lors à *Berlin*, eurent le bonheur d'échaper, par un avis secret du Ministre de *Hollandé*; mais il y eut deux bas Officiers Hollandois arrêtés dans la *Gueldre Brandebourgeoise*, qui furent pendus. Les Etats Généraux craignant ces représailles, se mirent en état de défense, & on craignoit des suites très fâcheuses de cette mésintelligence; mais la bone harmonie fut rétablie par la Médiation de l'Empereur.

AUGUSTE, Roi de *Pologne*, étant mort à *Varsovie* le 1^{er}. Février 1733. *Stanislas Leczinski*, descendu du Trône de *Pologne*, par les malheurs de *Charles XII.* Roi de *Suède*, prétendit y remonter. Il eut pour Compétiteur *Auguste*, Prince Electoral de *Saxe*, Fils du feu Roi, qui étoit apuié par l'Empereur & par l'Impératrice de *Russie*.

La France, d'un autre côté, soutenoit le Roi *Stanislas*, & cette Concurrence occasionna une Guerre sanglante, dans laquelle le Roi de Prusse garda une exacte Neutralité.

Cette Année 1733. fut encore remarquable par le double Mariage du Prince Royal de Prusse avec la Princesse *Elizabeth-Christine de Brunswick Lunebourg*, l'une des plus vertueuses Princesses de ce Siècle; & du Prince de ce Nom, Duc régnant de *Brunswick Wolfembuttel* avec la Princesse *Philippine Charlotte*, troisième Fille du Roi; de même que par les Fiançailles du Margrave de *Schwed*, avec la Princesse *Sophie-Dorothée-Marie*, quatrième Fille de S. M.

La même Année, le Roi fit bâtir à *Königsberg* une belle Eglise pour les François Réfugiez. Les Fondemens en furent posés avec beaucoup de Cérémonie le 16. Juillet, par le Lieutenant Général *Rhoder*, au Nom de S. M. Un Détachement de Grenadiers, la Baïonette au bout du Fusil, environoit la Place destinée à cet Edifice, où on avoit dressé neuf magnifiques Tentes pour les Persones les plus distinguées. Vers les 10. heures du matin, le Lieutenant Général *Rhoder* s'y rendit aux fanfares des Trompettes & des Timbales. Lors qu'il fut placé sous sa Tente, *M. Du Plessis*, Pasteur de
l'E-

l'Eglise Françoisé, fit un beau Discours sur les Paroles contenües dans les Versets 10. à 15. du Chap. XXVIII. de la Genèse. Ce sujet convenoit très bien à la circonstance. La transplantation de *Jacob* en *Mésopotamie*; la Vision de l'Echelle, par le moïen de laquelle la Terre communiquoit avec le Ciel; la nombreuse Postérité & les riches Bénédictiones que Dieu promettoit à ce Patriarche, fournissoient au Prédicateur les Réflexions les plus touchantes, pour consoler les Refugiez de la perte de leur Patrie, par la considération de celle qu'ils avoient trouvée; & pour les réjouir dans l'espérance des bénédictiones spiritüelles & temporelles qu'ils avoient lieu de se promettre, sous la Domination d'un Grand Prince, qui les avoit recueilli avec tant d'humanité & de pieté; de même que sous celle de ses Augustes Successeurs. Après le Sermon, le Prédicateur s'adressa au Lieutenant Général, & l'invita, par un Discours particulier, à exécuter la Comission dont il étoit chargé par le Roi. Deux Anciens se rendirent au lieu où on devoit poser la Pierre, portant deux Bassins d'Argent, dans l'un desquels étoient le Marteau & la Trüelle aussi d'Argent, & dans l'autre des Médailles qui avoient été frapées à cette occasion. On voïoit d'un côté de ces Médailles l'Efigie du Roi avec ces paroles,

paroles, *Fredericus Wilhelmus R. Prussia*. Sur le Revers étoit l'Elevation du Temple avec ces mots: *Templo Gallis ob Reformatam exulibus fundato*; & sur l'Exergue, *Reg. Prus. 16. Id. Jul. Anno 1733*. Il y avoit encore d'autres Médailles, & une Plaque de Cuivre rouge, sur laquelle on avoit marqué les Evénemens les plus considérables du Règne du Roi & l'état de la Colonie. Le Lieutenant Général *Rhoder* posa la première Pierre, en présence de l'Architecte du Roi, & au son des Trompettes & des Timbales: Il cimentait la Pierre, après y avoir mis les Médailles; & pour finir la Cérémonie, on chanta le *TeDeum* avec beaucoup de zèle & de dévotion.

L'Empereur étant en Guerre avec la France, sollicitoit des Troupes & de l'Argent dans l'Empire. Le Roi de *Prusse* s'engagea de faire marcher 10000. Homes sur le Rhin, & fit espérer d'en envoyer d'avantage. Mais come les Prêtres & les Moines tourmentoient les Protestans de *Hongrie*, il profita de ces circonstances pour intercéder en leur faveur. Six Comunautez dans la Province de *Neutra* composées de plus de 60000. Ames, parmi lesquelles il n'y avoit aucun Catholique Romain, furent privées en 1733. d'une manière violente de leurs Ecoles & de leurs Eglises, & leurs Pasteurs

se virent réduits à une vie privée. On n'eut d'autre prétexte, pour comettre ces violences, que de dire qu'il n'étoit pas fait une mention spéciale de ces Eglises dans le Rescrit de la Diette d'Oldenbourg de 1687. Cependant les Articles 25. & 26. de ce Rescrit réservoient expressément la liberté de la Religion, Ces six Comunautés en étoient en possession. Quelques Particuliers de la Province aiant entrepris de leur chef, en 1688. de molester ces Eglises, l'Empereur LEOPOLD désaprouva leur conduite, & fit doner à ces Comunautéz des Lettres Patentes d'une Protection spéciale. En 1700. la Province fit une nouvelle tentative contre les Privilèges de ces Eglises; mais sur l'intervention de Frédéric I. Roi de Prusse & des Etats Généraux, S. M. I. ordona qu'il ne leur fut fait aucun trouble. Ce qui fut ensuite confirmé par l'Empereur Joseph, Le Roi de Prusse employa ces considérations auprès de l'Empereur, & le sollicita de la manière la plus pressante, pour faire rendre justice à ces pauvres Persécutez, sous offre d'acorder une semblable Protection, aux Catholiques Romains qui étoient dans ses Etats.

Le Roi de Prusse fit marcher en 1734, au secours de l'Empereur, les 10000. Hommes qu'il lui avoit promis. Il avoit per-

mis aussi aux *Russiens* de transporter leur grosse Artillerie sur ses Terres, pour le Siège de *Dantzic*; mais il révoqua cette permission, aux instances du Roi de France; & parce qu'il étoit d'ailleurs mécontent du Comte de *Munich* Général Ruffien, qui arrêtoit la Correspondance des Couriers de *Berlin* à *Königsberg*.

Charles Leopold Duc de *Mecklenbourg*, continuant d'inquiéter ses Sujets, le Roi fut obligé de faire marcher des Troupes dans ce Pais là. Un Démêlé entre le Magistrat & les Bourgeois de la Ville Impériale de *Mulhausen*, donna aussi de l'occupation à S. M. Pr. Les Bourgeois s'étoient plaint en 1728. à la Cour Impériale de l'abus qu'ils prétendoient que le Magistrat comettoit dans la coupe des Bois, & l'Empereur envoia là dessus un Comissaire pour prendre des Informations. Il trouva que le Magistrat n'avoit point excédé son pouvoir, & sur son rapport, il fût déchargé. Les Bourgeois piqués d'avoir eu le dessous, formèrent la résolution de détruire la Forêt, & pour exécuter ce dessein, ils sortirent tumultueusement de la Ville. Le Magistrat fait marcher la Milice pour s'y opposer. On en vint aux mains. Plusieurs Persones furent tuées, & spécialement le Capitaine de la Milice & un Membre du Sénat.

Sénat. L'Empereur informé de ce désordre chargea les Cours de *Berlin*, de *Hanovre* & de *Wolfembuttel*, de l'apaiser. Elles y envoient des Commissaires, avec trois Compagnies de Soldats. Les Bourgeois, qui étoient Maîtres de la Ville, vouloient bien recevoir les Commissaires, mais non pas les Troupes. Les Commissaires furent obligés de se retirer. Le Roi informé de ce procédé envoya le Prince *Leopold d'Anhalt*, avec quelques mille Homes de Troupes réglées & de l'Artillerie, pour mettre ces Bourgeois à la raison. Ils voulurent d'abord faire quelque résistance, aiant attiré environ 6000. Paisans dans leur Parti; mais enfin ils résolurent de se soumettre, & ils furent charmés que l'on se contenta de punir quelques uns des plus coupables.

Les Troupes Françoises, qui étoient sur le Rhin pendant la Campagne de 1734. faisant des progrès rapides, le Prince *Eugène*, notwithstanding son âge avancé, alla prendre le Commandement de l'Armée de l'Empereur. Plusieurs Princes voulurent aussi faire la Campagne, & être témoins de la conduite de ce Héros, dans des circonstances si délicates; & le Roi de Prusse en particulier fut de ce nombre. *Philipsbourg* aiant été pris, après un long Siège, la Campagne finit, & le Roi reprit la route de ses Etats. Arrivé à son Château de *Moyland*, près de *Calcar*,

il y tomba dangereusement malade, d'une violente Colique d'Estomac, accompagnée d'enflure aux jambes, aux bras & aux lèvres. L'habileté de ses Médecins, & sur tout du célèbre *Eberfeld*, sembloit l'avoir tiré d'affaire; mais il eût une rechûte à *Potsdam*, qui lui fit perdre l'espérance de relever de cette Maladie. Ce qui l'engagea de faire construire son Tombeau, dans l'Eglise de la Garnison de cette Ville, où il vouloit être inhumé, quoi que l'Eglise du Dôme de *Berlin* fût la Dépositaire des Corps de ses Augustes Prédécesseurs.

Le Roi *Stanislas* aiant quité secrètement *Dantzic*, en 1736. se retira à *Königsberg*, où S. M. lui acorda un genereux azile. Après la Paix, ce Prince aiant voulu passer en *France*, le Roi le fit défraier dans tous ses Etats, & rendre les mêmes honeurs qu'à lui même. Pendant son séjour à *Berlin*, il reçût toutes les marques possibles de l'Amitié de nôtre Monarque, & à son départ, il lui fit présent d'un magnifique Carosse & d'un très bel Atelage. En réconoissance, le Roi *Stanislas* envoia, depuis *Paris*, au Roi de *Prusse*, une superbe Tenture de Tapifferie des Gobelins, estimée plus de 60000. Ecus.

La Succession des Duchez de *Bergue* & de *Juliers* ocupoit le Roi de *Prusse* dans ces

tems là. Il publia un Mémoire, pour manifester ses Droits sur ces Etats; mais prévoiant que la Plume ne seroit pas suffisante pour en décider, il avoit sur pied 50000. Hommes bien exercés, & des Trésors considérables pour soutenir la Guerre. Nonobstant ce que S. M. avoit fait en faveur du Roi *Stanislas*, le Roi de France favorisa le Prince de *Sultzbach*, & fit entrer dans ses vûes l'Empereur, le Roi de la Grande Brétagne & les Etats Généraux. Ces Puissances cherchèrent les moïens de prévenir les Voïes de fait qui pouvoient allumer la Guerre; mais les Négociations trainèrent en longueur. Le Roi essaïa de terminer lui-même ces difficultés avec l'Electeur Palatin. Il proposa en 1737. de laisser le Duché de *Julier*, au Prince de *Sultzbach*, moïennant qu'on lui remit celui de *Bergues*, avec la Ville de *Dusseldorf*, qui seroit rasée, & trois Seigneuries. Il ofroit de païer *Un Million d'Écus*, Argent d'Allemagne, de faire présent de 50000. Ecus à chacune des trois Princesses de *Sultzbach*, & de leur donner aussi en Dot, au tems de leur Mariage, à chacune 30000 Ecus. Mais ces Propositions ne furent pas acceptées. Pour prévenir les troubles à la mort de l'Electeur, les Puissances concertantes crurent devoir assurer au Prince de *Sultz-*
bach,

bach, la possession provisionnelle des Etats en question, en attendant une Décision amiable ou arbitrale. Dans cette vûe, elles firent délivrer au comencement de 1738. un Mémoire à la Cour de Prusse; mais il ne fût pas de son goût. Le Roi répondit le 19. Février, que le Prince de *Sultzbach* n'ayant aucun droit sur le possessoire ni sur le pétitoire de ces Etats, un tel arrangement étoit incompatible avec l'impartialité des Puissances Médiatrices. La fermeté du Roi, jointe à la Guerre avec les Turcs, qui étoit malheureuse pour l'Empereur, interrompit cette Négociation, & les Puissances se tournèrent du côté de la Cour Ottomane pour la porter à la Paix.

Il y eut dans ce tems là une difficulté entre la Cour de *Vienne* & celle de *Berlin*, qui n'eut cependant pas de suite. L'Empereur cassa des Ordonnances émanées des Tribunaux établis de la part du Roi de Prusse à *Herstal*, qui est une Baronie dans l'Evêché de *Liège*. Le Château d'*Herstal* étoit autrefois une Maison Roïale des Rois de *France* bâtie par *Pepin*, qui y avoit été engagé par la situation riante du lieu. Le Roi de *Prusse* prétendoit que cette Baronie lui appartenoit, come un Fief libre & immédiat de l'Empire, sur lequel l'Empereur en qualité de Duc de *Brabant* n'avoit au-

eune Juridiction. Ce Prince soutint ses Droits, & fit publier & aficher à *Herftal* ses protestations contre cette entreprise de la Cour Impériale, & cette Afaire demeura dans cet état.

Le Roi pensa se brouiller avec la République de Pologne, dans les comencemens de 1740. L'Abé du Couvent nommé *Paradis*, dans le Palatinat de *Posnanie*, avoit fait arrêter un Pruffien. Le Roi demanda avec beaucoup d'instance qu'il fut relâché; & sur le refus opiniatre de l'Abé, S. M. fit prendre & piller l'Abaye par deux Compagnies de Soldats. L'Abé se rendit à *Drefde* pour porter ses plaintes au Roi de *Pologne*, qui le renvoia à la République. Elle en écrivit au Roi de Pruffe, & demandoit une réparation du domage, que l'on faisoit monter à 200' Mille Florins. S. M. n'ayant pas voulu y entendre, un Détachement Polonois fit une Courfe dans le Duché de *Crofsen* en *Siléfie*, & y faccagea une petite Ville par manière de représailles.

L'Empereur aiant enfin conclu la Paix avec les Turcs, les Négociations pour les Affaires de *Bergues* & de *Juliers* alloient reprendre leur activité; mais nôtre Monarque se vit hors d'état d'y prendre part. Depuis la Campagne sur le Rhin, il lui étoit resté une foiblesse aux Jambes, qui
l'em-

l'empêchoit de monter à cheval. Une grande oppression, causée par quantité de flegmes, l'empêchoit de se coucher dans son Lit, & il étoit obligé de dormir ordinairement dans un Fauteuil. Il mourut enfin d'une Suffocation de Poitrine le 31 Mai 1740. à une heure après midi; & il fut inhumé, comme il l'avoit prescrit, sans beaucoup de Cérémonie, le 16. Juin, dans le Tombeau d'Albâtre, qu'il avoit fait construire lui même à *Potsdam*. Il étoit sur la fin de la 52^{me}. Année de son âge, & dans la 28^{me}. de son Règne

Ce Monarque étoit d'une taille médiocre, mais d'une grosseur extraordinaire. Il avoit l'Oeil vif, le Front grand, le Visage plein, la Bouche & le Nez très bien-faits, le ton de Voix nazard, & les Jambes bien formées. Pour prévenir les suites de son embonpoint, il étoit continuellement en exercice. Il se piquoit d'être Phisionomiste. Dès que sa présence embarassoit quelqu'un, il concluoit qu'il n'avoit pas la Conscience bone. Il distinguoit parfaitement les Etrangers, & dès qu'il en voioit, il s'informoit de ce qui les regardoit. Pour mériter son aprobation, on devoit le regarder fixement, répondre sans hésiter, & faire peu ou point de révérences. L'envie de se divertir avoit souvent
plus

plus de part à ses Questions que la Curiosité.

Ce Prince avoit une Mémoire prodigieuse & un Génie étonnant. Il méprisoit les Sciences abstraites & l'Astronomie. Il aimoit les Soldats & l'Art militaire. Il regardoit l'Oeconomie come une Vertu, & il avoit établi à *Halle* un Professeur pour l'enseigner publiquement. On voïoit régner un grand Ordre dans ses Troupes ; dans ses Arcenaux , dans ses Places de Guerre, dans ses Finances, & dans tous ses Règlemens publics. Il entroit dans les moindres détails, & par le moïen d'un Régistre qu'on lui remettoit deux fois l'Année , il savoit tous les Soldats qui mouroient ou qui entroient à son Service. Ses Mœurs étoient très réglées. Il avoit en partage une pudeur & une chasteté rare & peu comune. Son horreur pour l'Adultère étoit extrême. Il chérissoit infiniment la Reine son Auguste Epouse , & il lui a toujours gardé une fidélité scrupuleuse. Son amour pour la Justice étoit très grand. Il faisoit punir sévèrement le Vol & les Monopoles. Des gens revêtus d'Emplois considérables, qui s'enrichissoient aux dépens de ses Sujets subirent sous son Règne le juste châtiment qu'ils avoient mérité. Il vouloit que l'on punit de mort les plus

pe-

petits Vols Domestiques. Il étoit inexorable pour les Düels. Il haïssoit le Luxe & aimoit la simplicité, mais une simplicité accompagnée d'une grande propreté. On la voïoit sur tout régner dans les Troupes, qui étoient des plus belles que l'on pût voir. Leur nombre à sa mort passoit 100. Mille Homes. Les Soldats étoient habillés de neuf tous les Ans. Châque Bataillon avoit sa simphonie de Hautbois, de Bassons & de deux Trompettes d'Argent. Celles de la Cavalerie étoient aussi de ce Métal; de même que les Timbales & les *Hauffe-Cols* des Officiers. Les Drapeaux étoient magnifiques; & l'Uniformité s'étendoit aux Boucles des Souliers, aux Cravates & aux Manchettes des Officiers. Le Jeu, les Juremens, la Galanterie, & la Boisson étoient les Objets de son mépris, & des Obstacles invincibles à la Fortune d'un Officier. Les Tailles avantageuses, pour lesquelles il avoit tant de passion, n'en étoient pas exceptées. Il avoit des Eclésiastiques des Communions Réformée, Luthérienne, Grèque & Romaine, pour les Soldats qui étoient à son service. Les Officiers conduisoient leurs Soldats à l'Eglise, rangés dans le même Ordre & avec le même silence que s'il eut été question d'un Combat. Ces Soldats étoient eux mêmes si propres, qu'ils paroïsoient des Officiers.

On voit déjà par ce que l'on vient de rapporter, que le Roi avoit un grand fond de Christianisme; mais voici ce qui le prouve encore plus particulièrement. Ce Prince a fait bâtir plusieurs Eglises à ses dépens. Il affistoit assiduellement aux Exercices de Piété, & il le faisoit toujours avec beaucoup de Dévotion. Il avoit un grand mépris pour la bagatelle & la superstition Il réduisit le Clergé de ses Etats à une grande simplicité & à une loüable uniformité dans les Vêtemens Sacerdotaux. Peu avant sa mort, il donna un Edit portant défense à tous les Prédicateurs d'user d'un stile guindé dans leurs Sermons, ni de gestes de Théâtre en les prononçant: Il les exhortoit à imiter la simplicité & l'énergie de J. C. & des Apôtres, & il apuïoit en particulier sur le bon exemple, qui est ce qui persuade le plus. Il haïssoit tout zèle persécuteur, & il en a donné des preuves parlantes dans la Protection qu'il n'a cessé d'accorder pendant toute sa Vie aux Eglises persécutées. Enfin les derniers momens de ce Grand Roi donent la plus haute idée de sa Religion. Il envisageoit sa fin avec un si grande tranquillité, qu'il régla, quelques jours auparavant, la Cérémonie de ses Funerailles jusques aux moindres circonstances. Pour ne pas prolonger cet Extrait, on n'en do-

nera pas ici le détail. On se contentera de toucher l'Article qui concernoit ses Oraisons funèbres. Il ordona, que quinze jours après ses Obsèques, on feroit dans toutes les Eglises de ses Etats des Discours sur ces Paroles, *J'ai combattu le bon Combat &c*, mais il défendoit de parler ni en bien ni en mal de ses Actions & de sa conduite; & de dire simplement, *Que le Roi étoit mort, se reconnoissant pécheur, & aiant recours à la Miséricorde de Dieu & de son Sauveur.*

Mais arrêtons nous un peu sur les derniers momens de la Vie de ce Monarque. Ils nous sont décrits dans une Relation donnée par Mr. *Cochius* son Chapelain, en date du 17. Juin 1740. dont voici le précis.

Mrs. *Cochius* & *Oesfeld* furent appellés auprès du Roi, le 27. Mai à 9. heures du soir. Ils le trouvèrent dans une Opression acablante, & ataqué d'une violente Toux: *Hélas!* leur dit il, *Je ne puis vivre ni mourir.* Il demanda qu'on lui fit la Prière, & il fit précéder la Confession de ses péchez. Il s'étendit beaucoup sur la douleur qu'il en ressentoit; sur les bienfaits qu'il avoit reçû de Dieu; sur la confiance qu'il avoit en la satisfaction de J. C. & il marqua la résignation avec laquelle il sortoit de ce Monde. Les deux Pasteurs se mirent en
Orai-

Oraison ; mais ses agitations l'empêchèrent d'abord de les suivre. Le calme aiant succédé, ce Prince parla encore de la Bonté infinie de Dieu & des Bénédictiones qu'il avoit répandü sur toutes ses Entreprises, & il fit conoitre l'espérance où il étoit qu'à toutes ces graces le Seigneur ajouteroit celle de le recevoir dans son Roïaume. Mr. *Cochius* dit là dessus au Roi que Dieu lui avoit accordé des graces plus excellentes que celles de l'avoir rendu heureux & puissant dans le Monde ; qu'il l'avoit honoré de sa Conoissance & livré son Fils pour le Salut de son Ame, & qu'il lui envoïoit ses châtimens paternels pour lui procurer une Vie éternelle & bien heureuse. Il ajouta, que l'on ne pouvoit pas conclure des Bénédictiones temporelles à la cêrtitude du Salut, à moins que nous ne les reçussions avec humilité & reconoissance, que nous ne les emploïassions au Service & à la Gloire de nôtre Bienfaiteur, & qu'elles ne nous engageassent à la recherche des Graces Célestes. Le Roi répondit : *Qu'il se reconoissoit indigne des Bienfaits de Dieu ; qu'il ne lui en avoit pas témoigné toute la gratitude qu'ils méritoient ; mais qu'il étoit impossible à l'Homme de les reconoitre assés dignement.* Mr. *Cochius* lui fit sentir que la considération des Gratuités infinies de Dieu humilioit l'Ame fidèle, qu'elle la faisoit rentrer dans son néant

néant, & lui arrachoit ce mouvement de zèle du Roi David : *O Eternel, je suis trop petit pour les Biens que tu me fais ! Qu'est ce que l'homme que tu le visites !*

Ces considérations firent entrer le Roi dans un détail de sa conduite. Il parla de divers Péchés qu'il avoit eu soin d'éviter, & sur tout l'Adultère. Il est louable, dit le Pasteur, de se conserver pur & sans tache ; mais pour obtenir le Salut, il ne suffit pas de s'abstenir du mal ; il faut pratiquer les Vertus. Le Figuier ne fut pas maudit, parce qu'il portoit de mauvais Fruit ; mais parce qu'il étoit stérile. Il suffit pour être damné de n'avoir pas fait de bien. La dessus le Roi s'écria : *Hélas ! Il n'est que trop vrai que j'aurois dû, & que j'aurois pu faire plus de bien que je n'en ai fait !* Il ajouta qu'il avoit toujours eu de la vénération pour tout ce qui concernoit la Religion, qu'il avoit écouté volontiers la Parole de Dieu, & fréquenté assidüement les saintes Assemblées. Mr. *Cochius* lui répondit, que toute la Terre en étoit informée ; que difficilement trouveroit-on un Monarque qui se fût donné plus de soins pour la Religion, & qui eut plus élevé de Temple &c. mais que cela, quoi que glorieux, ne suffisoit pas pour tranquiliser la Conscience ; qu'il falloit sur tout consacrer à Dieu l'intérieur ; lui donner le Cœur &c. Peu après le Roi

dit :

dit: *Je prie Dieu de me doner une mort douce & heureuse... Je doute d'une mort douce, mais je suis assuré d'une mort heureuse; car je mets toute ma confiance en Dieu, & dans les mérites de mon Sauveur.*

A ces mots Mr. Cochius affecta de garder un instant le silence. Le Roi s'en étant aperçû, lui dit: *N'ai je pas raison, & auriez vous quelque chose à reprendre à ce que je viens de dire? Parlez librement.* Mr Cochius lui répondit: Il est bien juste de se confier à la Grace de Dieu, mais pour cette confiance, il faut avoir rempli les conditions atachées à ses Promesses. Et pour expliquer ces conditions nécessaires au salut, il paraphrasa les Versets 3. & 9. du Ch. V. selon S. *Matthieu*. Le Discours dura plus d'une demie heure. Le Roi l'écouta avec attention & il témoigna dans des termes fort gracieux qu'il y avoit pris un plaisir sensible.

Quelques momens après, le Roi s'écria: *Je suis un méchant Home.* SIRE lui répondit M. Cochius, cet aveu m'édifie: Il est beau d'entendre un grand Roi s'avouër publiquement pécheur. V. M. ne risque pas de trop dire, en avouant avec *St. Paul*, qu'il est un des plus grands pécheurs. Heureux celui qui confesse à Dieu ses péchez, car il en obtiendra le pardon! Le Roi, continuant sa Confession, dit; *Qu'il étoit fort colere & emporté, que son courroux*
s'en-

s'enflamoit subitement malgré lui, mais qu'il s'éteignoit d'abord, le regret le suivant de près. M. *Cochius* remarqua que la colère, sur tout dans un Souverain, étoit la passion la plus dangereuse, que devenue dominante elle *excluoit du Royaume des Cieux.* Mais que le soin de la combattre, & de s'en relever par la pénitence, en faisoit obtenir le pardon. Le Roi reconut que la Maladie dont Dieu l'avoit affligé six Années auparavant, étoit une grace dispensée par la Providence, *pour lui rapeller sa foiblesse & sa mortalité, & le préparer pour les Tabernacles Eternels.* M. *Cochius* lui fit observer que les coups qui partent de la main d'un Père étoient moins des chatimens que des bienfaits, & après d'autres Réflexions tendantes au même but, le Roi dit: *Je suis las de vivre, je mourrois volontiers.* Mr. *Cochius* lui représenta que le Chrétien avoit des consolations suffisantes contre les fraïeurs de la mort & qu'un grand Personage avoit dit: *Que le Chrétien sort de ce Monde de la même manière qu'un Home sobre & vertueux se lève de table, non par dégoût ou par ennui; mais comme étant satisfait de ce qu'il y a pris.* Le Roi approuva beaucoup cette pensée.

M. *Cochius* fut rapellé, le Mardi suivant, à une heure du matin, l'Esprit du Prince étoit dans une disposition fort heureuse;

mais son Corps étoit dans une foiblesse extrême & il avoit un ralement qui empêchoit toute Conversation suivie. On profita des bones intervalles; on lui adressa de courtes exhortations, & des élévations pieuses, dictées par les Saintes Ecritures.

Malgré son épuisement il prononça plusieurs paroles remarquables; il craignoit que ses maux ne durassent encore long-tems, & que sa fin ne fut pas aussi proche qu'il s'en étoit flaté. M. *Cochius* fit de nouveaux efforts pour le consoler & le fortifier, & finit en lui disant, *Plus vôtre travail est rude, plus le salaire sera grand: Aïez bon courage & fortifiés vous au Seigneur.*

J'ai détaché mon cœur, dit le Roi, de tous les objets de mes affections, de mon Epouse, de mes Enfans, de mon Armée, de mon Roïaume, du Monde entier. Quel bonheur pour vous, SIRE, reprit M. Cochius! C'est la marque du Fidèle. Il aime Dieu par dessus toutes choses. Le péché ne consiste que dans un amour déréglé pour les Créatures. Il est vrai, répondit le Roi: C'est en cela que consiste la perversité de l'Home: Vanité des Vanités; le moindre soufle fait évanouir tous ces faux biens: J'ai donné aussi dans ces Vanités; mais Dieu soit béni, j'y renonce pour jamais.

Le Roi se plaint de l'afoblissement de

sa mémoire: Il se souvenoit de ce que M. Cochius lui avoit dit il y avoit quatre jours; mais il ne se souvenoit pas de ce qu'il lui avoit dit la nuit auparavant: *Je ne suis plus en état de prier*, dit-il, *car j'ai oublié toutes mes Prières.* M. Cochius lui représenta que l'essentiel de la Prière ne consistoit pas dans les mots, mais dans les sentimens & les pensées; & come il étoit ordinairement dans un Fauteuil, à cause de ses suffocations, on le remit vers les 5. h. du soir dans son lit, & après qu'on lui eut fait la Prière, il dit à M. Cochius: *Adieu. Monsieur, nous ne nous reverrons plus dans ce Monde, selon toutes les apparences.*

Le Pasteur atendri de ces paroles se retira pour doner un plus libre cours à ses larmes. Il fut rapellé sur les onze heures. Le Roi eût plusieurs foibleffes consécutives, après lesquelles présentant soit pouls, il demanda le tems qu'il avoit encore à vivre. On lui répondit. **SIRE**, *Il est bien foible; malheureusement ce sera bien tôt fait.* Non, dit le Roi, *Ne dites pas malheureusement, & s'étant fait doner un Miroir, Jusques là, dit-il, je suis déjà mort.* Surquoi M. Cochius lui appliqua ces paroles du Sauveur à ses Disciples: *Quand vous verrès ces signes, réjouissez vous, car Votre délivrance approche.* Alors le Roi s'écria, *Seigneur Jesus, je vis en toi, ie*

meurs

meurs en toi, tu m'es gain & dans la vie & dans la mort. C'est ainsi que finit ce grand Monarque le 3 . Mai à 1. h. après Midi, & au milieu des Prières & des Exhortations de Mrs. *Cochius* & *Oesfeld* les deux Pasteurs.

Mourir sans regret quitter sans émotion toutes les choses que le Monde adore, n'est ce pas exciter l'admiration des Panégyristes, & peut on trouver rien de plus propre à relever la véritable grandeur d'un Héros? *Pompe* dont la vertu par cette considération à été si célébrée en France, trouveroit son égal dans l'Allemagne, en la Personne de nôtre Monarque. Si *Sénèque* renaïssoit, il pourroit dire, que pendant toute sa Vie, ce Prince avoit appris à vivre & à mourir. En éfet la Protection acordée aux Eglises persécutées; l'Hospitalité exercée envers tant d'Infortunés chassez de leur Patrie pour la Religion; les Temples bâtis & dotés; la Justice & l'Ordre qu'il faisoit régner dans l'Etat Civil, Militaire & Ecclesiastique; la pureté, la décence, & la simplicité apostolique établies dans le Service Divin, tant par raport au Culte que par raport à la Doctrine & aux Mœurs, ne sont ce pas des preuves incontestables de sa Religion & de sa Pieté? Au faîte des Grandeurs & de la Gloire, il méprisoit le Faste & la Pompe, & vivoit dans une grande simplicité, mais dans une simplicité,

acompagnée d'une propreté préférable à la magnificence. Tel étoit le Caractère des anciens Romains. *Curius* méprisant l'Or des *Sarmates*, dona Audience à leurs Ambassadeurs, en mangeant dans une Ecüelle de Bois. Le Luxe étoit inconnu à *Numa Pompilius* & à plusieurs Illustres Romains que l'on pourroit citer. La Vertu de **FREDRIC GUILLAUME** étoit sur tout brillante par sa simplicité, sa modestie, son affabilité & son éloignement du faste. Jamais Prince ne fut d'un accès plus facile; aussi pouvoit-on dire de lui come de **CHARLES QUINT**, qu'il n'avoit pour garde que sa Majesté.

Ce Prince avoit une Mémoire prodigieuse: Il conoissoit toute son Armée, quoi que composée de Cent-Mille Homes: Un Génie des plus étendus & une exactitude sans pareille le portoient à vouloir conoitre tous les Objets, depuis les plus grands jusques aux plus petits. Il voïoit tout, il conoissoit tout, il règloit tout par lui-même. Le grand & le petit étoient nécessairement & également l'objet des atentions d'un Esprit vaste, qui aimoit l'Ordre & l'Harmonie, & qui vouloit que tout y concourut. C'est sur ce pié que l'on doit envisager le grand & le petit dans la conduite des Souverains; & suivant les principes qui les

dirigent, ils peuvent être grands dans les plus petites choses.

Mais seroit ce l'éloignement & l'indifférence des Voluptés, des Plaisirs, du Faſte, du Luxe, & de la Pompe; seroit ce la simplicité, & l'afabilité, que l'on regarderoit come de petites choses? L'idée en seroit très fauſſe. La Magnificence bien réglée contribue, à la vérité, à l'ornement des Sceptres & des Courones. Mais il y a eu des Souverains qui ont fait consister leur Gloire à s'élever au dessus de cet extérieur pompeux. CIR VS le Grand, Roi des *Perſes*, étoit ennemi du faſte & du luxe des *Mèdes*, simple dans ſes Habits & dans ſa Nourriture, accessible & afable, & rempli de douceur & d'humanité. C'étoit en quoi conſiſtoit ſa véritable grandeur. Il étoit *grand juſques dans les plus petites choses*. Ce Prince ſi parfait & ſi accompli, s'il avoit été témoin des Vertus Roïales de *Frédric-Guillaume*, auroit éprouvé la plus douce ſatisfaction, en voïant la ſympathie & la convenance de ſes afections avec celles de nôtre Héros. Il auroit admiré les Vertus de l'Auguſte Epouſe du Roi, les brillantes qualités de tous ceux qui compoſent la Maïſon de Pruſſe, & le bonheur & la gloire qui en eſt le partage. Mais la différence qu'il y a eu entre cette Roïale Mai-

son & la sienne, lui auroit causé un déplaisir sensible. La Famille de *Cirus* est ensevelie dans le même Tombeau. *Cambise* son Fils & son Successeur fait tuer son Frere *Smerdis* : Il tue lui même sa Sœur devenue son Epouse par un abominable Inceste. Ce Prince violent, cruel & téméraire, porte la Guerre en *Ethiopie*, où il vit périr la meilleure partie de son Armée par une Famine si terrible qu'ils étoient obligés de se manger les uns les autres. Enfin il meurt éloigné de ses Etats & un Imposteur usurpe son Trône. Quelle différence entre la Destinée de ces deux Maisons ! Mais quelle différence aussi dans les motifs des Actions des deux Princes dont il s'agit ! *Cirus*, toujours heureux, pour n'être pas enyvré de son bonheur & de sa prospérité, suposoit qu'il étoit exposé à tous les malheurs, & qu'ils pouvoient lui arriver. *Fredric Guillaume* ; aussi toujours heureux, & plus heureux souvent qu'il ne l'espéroit lui même, reconoissoit qu'il n'en étoit redevable qu'aux Bénédiction du Ciel, & il lui en rendoit continuellement ses Actions de graces. Ces Bénédiction continuent en la Personne du Roi son Auguste Successeur, dont le Règne juste & glorieux s'étend principalement sur les Cœurs
de

de ses Sujets. Prince Philosophe, ses vastes Lumières & ses rares Connoissances étonnent les Savans : Dans le Cabinet & dans le Conseil , les plus grands Politiques sont surpris de sa Sagesse : A la tête de ses Armées, il fait l'admiration des plus grands Capitaines, & il est la terreur de ses Ennemis. L'abondance & la prospérité accompagnent toujours les Troupes ; la Victoire suit par tout ce Héros ; la Paix est le fruit de ses Triomphes ; & le Bonheur des Peuples l'Objet des soins du Monarque. N'est ce pas là le chemin de la Gloire & de l'Immortalité ?

Neuchâtel

E. MEURON.





L'ILLUSTRE MALHEUREUX

*Histoire Galante & Tragique, **

ALIDOR étoit heureux autant que Mortel puisse l'être. Il avoit atteint ce bel âge, où l'on est d'autant plus propre à goûter tout le raffinement des Plaisirs ; que sans avoir à redouter encore le penchant de son déclin ; on a pourtant secoué le joug des fureurs de la pétulante Jeunesse. Il possédoit une des plus belles Femmes de France ; il avoit sujet de s'en croire fortement aimé, & loin que le nœud de l'Hyménée fut le tombeau de ses desirs, come il arrive presqu'à tous les Homes ; il en étoit au contraire la ressource & le flambeau. Il avoit d'ailleurs assés de biens pour faire une figure très considérable parmi le Grand Monde ; & il étoit couvert de Gloire.

Durant les dix premières Années de son
Ma.

* Voyez le commencement de cette Histoire, Journal de Juillet p. 79. & Novembre p. 492.

Mariage, aucun mélange d'amertume ne vint troubler cette Félicité. Mais, soit qu'il n'en fit peut-être pas tout le bon usage qu'il auroit dû en faire, ou plutôt que l'Home ne puisse jouir ici bas d'un Bonheur toujourns durable, il éprouva enfin que la Condition Humaine ne sauroit se mettre à l'abri des plus grands revers, des contrastes les plus horribles.

On doit prendre l'Epoque de ses disgraces de la mort de son Gouverneur. Il avoit tant sujet de l'aimer, & il l'aimoit tant en éfet, qu'il crût ne pouvoir jamais se consoler de sa perte. Cependant il avoit besoin de réserver sa douleur pour un coup bien plus terrassant. Le funeste Ciseau de la Parque menaçoit des jours qui lui étoient, qui devoient lui être bien plus précieux encore. Le Marquis étoit à la veille de lui paier le fatal tribut. Déjà le Glaive homicide étoit levé & prêt à fondre sur une tête si chère. Quel fut le désespoir d'*Alidor* à la vüe de son Père étendu dans le lit mortel ! Tout, dans ce touchant spectacle, contribüoit à l'acroitre. Les vives souffrances de ce respectable Moribond, les nouvelles preuves qu'il lui donna de sa prédilection singulière, les grands sentimens qu'il manifesta, le tendre adieu qu'il fit à *Iphile*, tout cela s'imprimoit indélébilement sur
 l'Esprit

l'Esprit & sur le Cœur de ce Fils presqu'aussi mourant que son Père, & lui faisoit souffrir je ne sais combien de genres de Mort. Il ne voulut jamais consentir à se reposer sur tout autre que lui même pour soigner le Marquis; & ni les prières de ses Amis & de ses Parens, ni les larmes abondantes d'*Iphile*, ni les instances réitérées du Marquis même, ne pûrent rien gagner sur lui quant à cet article. Cependant il eut beau emploier tous les moïens imaginables de lui faire rendre la santé; la Nature n'a point de ressources contre la puissance de la Mort: Malgré l'exactitude inexprimable avec laquelle l'infortuné Marquis fut servi, il fut ataqué d'un frisson général sur la fin du troisième de la Maladie, à la suite duquel il rendit le dernier soufle de vie.

Il faudroit que toutes les Persones dénaturées eussent pû être les tèmoin de ce trépas. Elles y auroient trouvé un Exemple bien propre à les confondre, & à résoudre la dureté de leur Cœur; & si cet Exemple n'eut point opéré ces deux grands effets, on peut hardiment soutenir que leur insensibilité est en tout chef incorrigible. Elles y auroient vû *Alidor* blême, défait, exténué, se jeter avidement sur le Cadavre de son Père, y faire les plaintes les plus

plus touchantes entrecoupées d'une infinité de Sanglots, l'arroser d'un torrent intarissable de larmes, & y expirer presque de regret. Elles y auroient vû ce Fils tendre & reconnoissant, se coler presque à tous momens sur la Face livide & glacée du Trépassé, l'embrasser, le baiser avec des transports & des gémissemens capables d'attendrir les plus barbares.

C'est en vain que l'on tenta plusieurs fois de l'arracher à un aspect qui ne pouvoit sans doute que fomenter son amertume ; il ne voulut jamais se rendre aux pressantes sollicitations qu'on lui en fit. „ Eh „ pourquoi, disoit-il, voulés vous me pri- „ ver de la vûe de mon Père ? Puis-je avoir „ d'autre consolation que celle de le con- „ templer encore ? Helas ! dans le court „ espace de quelques heures, je vais en-être „ privé pour toujourns ! Ah ! Mon cher „ Père, reprenoit-il après quelques momens „ d'un silence consterné, que je me repro- „ che amèrement de n'avoir pas répondu, „ come je devois, à l'extrême tendresse „ dont vous m'avés doné tant d'éclatans „ témoignages ! Qu'il m'est dur, qu'il m'est „ insupportable d'avoir encore à me repro- „ cher que j'aurois pû faire un meilleur „ usage de vos salutaires Avis !..... „ Qu'est-ce que l'Home, se demandoit-il „ en-

„ ensuite? Que sommes nous, misérables
 „ rebuts du Neant & de l'Existance? Nous
 „ vivons aujourd'hui; & demain, & peut-
 „ être aujourd'hui même, nous ne vivrons
 „ plus. Insensés que nous sommes de nous
 „ atacher à ce Monde périssable! La Vie
 „ Humaine est une Fleur, qui décline vers
 „ sa destruction, dès l'instant qu'elle vient
 „ d'éclorre; une Feuille, qui se sèche au
 „ soufle des premiers frimats; une fumée,
 „ que le Vent dissipe en telle sorte qu'il
 „ n'en reste plus de vestige! Mal-
 „ heureux *Alidor*, s'écrioit-il par interva-
 „ les, tes yeux ont vû mourir celui qui
 „ t'a donné la Vie, & tu n'es pas mort de
 „ douleur”! Il voulut absolument s'aider
 à rendre les derniers devoirs au Corps du
 Marquis, & l'on vit peut-être pour la pré-
 mière fois entre les Homes remarquables
 par l'Education, par le Rang, & par la
 Naissance, un Fils affligé au delà de tout
 ce qu'on peut concevoir, descendre avec
 tout le respect, & la vénération possibles
 son propre Auteur dans la Bière.

On peut comprendre aisément que toutes les Persones qui se trouvèrent à ** fondoient en larmes, & pouffoient les hauts cris. Il faut convenir qu'*Iphile* donna dans cette occasion de fortes marques de son bon naturel, & de son grand attachement pour le

Père

Père de son Mari. Son affliction ne fût du tout point équivoque & parût n'avoir guère moins de degrés que celle de l'inconsolable *Alidor*; on ne peut lui refuser cette justice. Je l'avoüe pourtant, je lui done ici ce trait d'Eloge, avec d'autant plus de répugnance, que j'aproche de plus près le funeste point qui va la rendre totalement indigne d'en obtenir.

Dès que le bruit du décès du Marquis se fut répandu, chacun s'empressa de venir témoigner à *Alidor* combien il prenoit de part à sa perte. Telle est, principalement dans les Provinces la fatigante Loi d'une bienfiance assomante, qui fait acheter la Visite de dix vrais Amis, aux dépens de se voir assiégé par une foule de Persones, que la seule curiosité amène; qui sous prétexte de consoler une Famille désolée, lui impose une contrainte qui achève de l'affaiblir. *Erasme* récemment retiré du Service, fut un de ceux qui se piqua, en qualité de Voisin, de venir décocher son Compliment de condoléance. Come le seul motif de remplir son savoir vivre l'avoit conduit à **, il chercha bientôt à se dédomager, par la contemplation des Objets, du grand sérieux & de la tristesse profonde qui règnoit par tout chés *Alidor*. Après avoir dit quelque chose

à demi voix sur ses prétendus regrets touchant la mort du Marquis, il prit cérémonielement place; & le hazard lui en ménagea une précisément vis à vis d'Iphile. Il n'osa d'abord fixer ses regards sur cette Belle éplorée; mais s'y étant enfin enhardi, il fut tellement frappé de ses charmes, que sur le champ tout sentiment raisonnable cèda chez lui à un desir criminel. Ainsi dans une circonstance où tout respiroit le Deuil, l'amortissement des Passions, la sèdèreté de la Conscience, & la fraieur de la peine du Péché; ses yeux & son cœur devinrent constamment adultères. Il est vrai, *Iphile*, malgré son affliction, étoit encore plus belle que de coutume, & sa décoration lugubre relevoit merveilleusement sa beauté. *Erasme* l'observoit avidement & avaloit à longs traits le poison mortel, qui devoit le couvrir de honte & d'opprobre. Il eut toutes les peines du monde à se conformer à l'usage, qui dans les cas de mort ne souffre point de longues Visites, & il n'abrèges pas la sienne, sans qu'il lui en coutat bien cher. En s'en retournant il achevoit de s'enivrer de sa coupable passion, en parcourant dans son Esprit les Graces & les Apas extraordinaires d'*Iphile*. Il faisoit rouler ensuite dans son imagination les moyens les plus convenables pour lui faire savoir

l'effet

l'effet que sa première vüe avoit produit sur son cœur. Sur tout il rèveoit a la manière dont il pouvoit s'y prendre pour lui faire conoitre ses sentimens sans qu'elle pût s'en ofenser, & la chose ne lui paroissoit pas aisée. Dans cet embarras, il projeta de s'insinuer dans l'Esprit d'*Alidor* jusqu'à se rendre nécessaire; & il ne douta point que s'il avoit une fois réüssi à ce dessein, il n'eut bientôt l'occasion d'amener sa Femme à écouter une Déclaration d'Amour de la part d'un autre que son Mari.

Par ce seul trait, il sera aisé de comprendre qu'*Erasme* étoit un Home artificieux, capable de duplicité jusqu'à faire des avances & des beaux semblans d'Amitié à ceux même dont il méditoit l'infamie; & qu'avec ce détestable fond, il savoit être encore adroit, assés insinuant, assés hypocrite, pour faire prendre le change de son vrai caractère. Qu'on ajoute à cette première ébauche, qu'extrême dans ses autres Passions, il n'en avoit point qui ne fut totalement éfrenée; principalement que gonflé de sa Noblesse, il étoit présomptueux avec les Grands, & hautain avec ses Egaux, insolent avec ses Subalternes; que son principe favori consistoit à se faire craindre, sans s'embarasser de se faire aimer; qu'il avoit un Génie extraordinairement soubço-

neux,

neux, & qu'à la faveur de quelques Exploits militaires, il se croïoit pour le moins un autre Alexandre; qu'enfin, quoique assés bien bâti, sa Face peignoit au dehors ce vicieux intérieur, sur tout deux yeux noirs passablement bien fendus, mais qui lançoient leurs regards du coin de l'œil d'une façon qui n'avoit rien de sincère, & qui se trouvoient surchargés de sourcis énormément touffus, terminés sur un nez épaté par un monticule de poil ou plutôt de crin: C'est tout le Personage, c'est son Portrait accompli.

Pour tenter sans plus de remise son abominable complot, quinze jours après sa Visite, qui lui durèrent autant de Siècles, aiant appris que deux Gentilhommes qu'il voïoit fréquemment, devoient aller le lendemain à **, il fut les joindre incontinent pour leur proposer une Partie de chasse. Les Gentilhommes lui dirent qu'ils étoient fâchés de ne pouvoir accepter son offre, parce qu'ils avoient conclû & même fait avertir *Alidor*, qu'ils iroient passer un ou deux jours avec lui; & come il l'avoit prévu ils lui proposèrent de se joindre à eux. Il ne s'en défendit qu'autant qu'il faloit pour colorer son empressement, & se faire auprès d'eux un nouveau mérite de sa complaisance. Aiant aquiescé à leur proposition, ils le retinrent, & le lendemain ils se rendirent effectivement à **.

Aux

Aux aproches de ce lieu, *Erafte* fut faifi d'un trouble qui lui fit craindre plus d'une fois de ne pouvoir bien le maitrifer à la vüe d'*Iphile*. Cependant par les éforts qu'il fit fur lui même, il franchit avec succès ce Pas gliffant. Il dit à *Alidor*, qu'il avoit d'abord fait dificulte d'accompagner Mrs. de... mais que le preffant defir de contribuer à fa confolation, l'avoit emporté fur la crainte de lui être incomode. Qu'à cette crainte près, il étoit très aife d'avoir des ocasions a rechercher son Amitié, à lui témoigner fa parfaite eftime, & à renouïer l'étroite union qui avoit règné entre leurs Familles, pendant un long tems. *Alidor* fit conoitre à *Erafte* qu'il se fentoit fort honoré de fa Visite, & de les obligeantes avances; & l'affûra qu'il ne tiendroit qu'à lui d'apercevoir que les M** étoient toujours les mêmes à l'égard des P***. Les Complimens terminés, les Nouvelles furent mifes sur le Tapis. *Erafte* en avoit de récentes de l'Armée, dont il fit part à la Compagnie. Ces Nouvelles firent rouler la conversation sur les affaires de la Guerre, & la Matière ne pouvant être plus intereffante pour des Persones qui conoiffoient le service par expérience, on la traita amplement. *Erafte*, qui durant cet Entretien étudioit *Alidor*, vit avec plaisir qu'il y

prendit goût, & en tira un bon augure. Il s'y rendit agréable par le récit de quelques Faits particuliers sur lesquels on fit des raisonnemens jusques à l'heure du Dîné.

Après quelques façons, il accepta la Place à la droite d'*Iphile*, qu'*Alidor* l'obligea de prendre. On dina, & à la suite du Dîné, le Jeu étant le seul amusement licite dans une Maison de Deuil, celui de l'Homme, fort usité dans ce tems là, fut proposé. *Erasme* comptant bien qu'*Iphile* seroit la reprise consentit d'en être un Acteur; mais il en fût la dupe. Elle se dispensa de jouer, & tandis qu'il perdit son argent avec *Alidor* & un des deux Gentils-homes, il eut encore la mortification de voir que l'autre jouissoit du bonheur de l'entretenir. Combien de fois se repentit-il de n'avoir pas refusé la Partie! Il souffrit en forcené; & ce qui le poussa tout-à-fait à bout, c'est que la première étant terminée, on voulût recommencer.

Quel coup de Foudre! Cependant il fût obligé de passer par là. Graces à sa fortune, cette deuxième Parties finit; & après avoir réfléchi que peut-être il n'auroit pas dépendu de lui de ne pas laisser échapper quelque trait de sa Passion, il convint qu'il lui valoit bien mieux d'avoir joué, que d'avoir con-

versé seul à seul avec *Iphile*. Il s'appliqua mieux que jamais à se précautionner contre les surprises, & à la faveur du plan qu'il se forma sur les mesures qu'il devoit prendre, il se promit d'y réussir. Dans cette vûe, à moins qu'il ne pût s'en dispenser sans impolitesse ou sans affectation, il évita de témoigner aucun empressement pour son Idole. En même tems, il se montra si sensible à l'avantage d'être particulièrement uni avec *Alidor*, & si ardemment pressé de lui devenir utile; que celui-ci auroit crû se rendre coupable d'ingratitude, s'il ne l'avoit pressé de venir souvent chez lui, & assuré qu'il y seroit toujours vû avec un plaisir nouveau.

Erasme n'en avoit pas encore goûté d'égal à celui qui lui revint de cette assurance. Le perfide sût tellement bien en profiter qu'en moins de six Mois, il avoit pleinement gagné la confiance d'*Alidor*. On s'ennuioit à ** dès qu'il s'étoit écoulé huit Jours sans avoir eu sa Visite.

Il n'avoit pas manqué d'occasion pour s'expliquer avec *Iphile*, mais toutes les fois qu'il voulût sonder le terrain, il lui trouvoit si peu de dispositions à écouter favorablement la Galanterie, que la Parole lui avoit manqué. Ces obstacles le firent changer d'avis sur la manière dont il devoit agir pour

ne rien hasarder qui renversât ses espérances. Sous prétexte de défennuier *Iphile*, il l'amena à lui faire agréer, tout ce qu'il voudroit lui dire, pourvû que ce fut sur le pié d'un pur badinage, qui ne l'autoriseroit jamais à se licentier. C'étoit sans doute assés & trop gagner; le Séducteur n'en demandoit pas d'abord d'avantage. Il se promit bien de ne pas badiner long-tems, sans en venir au sérieux, & son augure ne fût que trop vrai. *Iphile* eut un secret dépit de voir qu'*Erasse* ne lui parloit que sur un ton de raillerie. Elle crût qu'il ne l'avoit pas trouvée assés aimable pour se ranger sous ses Loix, & envisageant sa prétendue indifférence, come un mépris, un outrage dont il lui importoit de se venger, elle résolut de mettre tout en usage pour l'enflamer éfectivement.

On a bien raison de dire qu'un semblable emportement est le préliminaire des derniers égaremens, chés une Femme entêtée de ses charmes. Hélas! le premier assaut que soutint *Iphile*..... Ah! qu'il me soit permis de jeter promptement un Voile sur cet horrible Tableau; la seule idée d'un pareil objet révolte, souille l'imagination, & fait frémir.

L'infidèle *Iphile* reçût bientôt le juste châ-timent de son crime. *Erasse* brutalement

jaloux, lui fit conoitre dans peu qu'elle s'étoit imposée pour Maître un véritable Tiran. Rentrée en elle même, déchirée de remords & de confusion, effraïée sur les funestes suites que pourroit entraîner après elle sa perfidie, désespérée d'avoir trahi le plus aimable & le meilleur de tous les Maris; elle eût beau employer les Prières, les Représentations, les Larmes même, pour engager le Ravisseur de sa fidélité, à faire cesser un Commerce qui les couvroit d'infamie, & pouvoit les précipiter dans les plus grands malheurs: Rien ne l'attendrit; au contraire, irrité des retours de la Sageffe d'*Iphile*, il l'accabla de reproches & de menaces; & lui fit tellement redouter les effets de son désespoir, qu'elle consentit à tout ce qu'il voulut prétendre.

Cependant, *Alidor*, qui ignoroit ce mystère d'iniquité, continuoit de faire le même accueil au plus indigne de tous les Homes; & bien loin d'entrer en aucun soupçon contre lui; il lui faisoit amicalement des plaintes de ce qu'il se rendoit plus rare depuis quelque tems. Tout autre, à ces épanchemens d'Amitié, eut été saisi d'un remors inexprimable, & se fût repenti efficacement d'avoir deshonoré un Ami si franc & si généreux; mais doit on attendre quel-

que chose de bon * de la part d'un Libertin qui a comblé sa Mesure? *Erafte* avoit pouffé trop avant la perversité ; il ne méritoit pas de se repentir.

Alidor aiant fini son grand Deuil fut néceffité de faire plusieurs absences. Dans un de ses Voiages, qu'il faisoit ordinairement avec un seul Domestique, il l'entendit pouffer deux ou trois fois de grands foupirs. Question, *La Fleur*, lui demanda-t-il, serois-tu malade? Non, *Monsieur*, répondit le Domestique, en se tournant vers son Maître, qui le vit baigné de pleurs. *Alidor* l'aimoit beaucoup. il conoiffoit sa fidélité & depuis la Mort du Marquis il se reposoit sur lui du soin d'une partie de ses affaires. Que vois je mon Enfant, lui dit-il, tu pleures! Et quel chagrin peut-tu avoir qui t'oblige à pleurer ainsi? *Monsieur*, repliqua le Domestique, il y a long tems que je cherche à vous en parler, & je vous demande bien pardon d'avoir tant diféré de vous en instruire: On vous trahit, *Monsieur*, on vous fait des avanies. On me trahit, reprit *Alidor*, on me trahit. Et quelle trahison ai-je à craindre? Par qui veux tu que je fois trahi? C'est Madame qui vous trahit, repliqua

*..... Facilis descensus Averni.

Sed revocare Gressus superasque' evolate ad Auras a
Hoc Opus, hic Labor est. Hor.

pliqua La Fleur; toutes les fois que vous êtes hors de la Maison *Erasme* tient vôtre place. Ecoute La Fleur, dit *Alidor*, fais tu bien à quoi tu t'exposes? Conois tu bien la consequence de l'acufation que tu fais à une Femme qui m'est chère, & ce que tu risques si tu ne m'as pas dit vrai? Oui, Monsieur, répondit incontinent le Valet, je fais tout cela; & je consens que vous me traitiés come vous jugerés à propos, si je ne vous fais pas voir, pourvû que vous y consentiés, la vérité de tout ce que je vous avance.

Qui pourra se bien représenter la surprise & la consternation d'*Alidor*! Il n'en fut jamais de pareilles. Que faut-il donc faire, dit-il encore à *La Fleur*? Voïons, Parle, quelle est ton idée? Monsieur, dit la Fleur; continués maintenant vôtre Voïage; aussi-bien si vous reveniés sur vos pas, Madame pourroit bien soubçonner que je vous ai appris ce qui se passe: Mais quand vous serez de retour. feignés d'être obligé de partir le lendemain pour sept à huit jours, & de n'avoir pas besoin de moi. Alors vous vous çacherés dans la Forêt qui couvre tout le derrière du Château, d'où je pourrai aisément vous faire entrer sans que vous soïés aperçû; Peut-être sera çà moi que Madame chargera de
porter

porter un Billet à son Amant. Du moins n'est-ce pas la première fois que j'ai été choisi, à mon grand regret, pour faire un pareil message. *Alidor* étoit dans une si crüelle agitation, qu'il n'étoit plus capable de se décider. Il fût changé tout-à-coup jusqu'à être méconnoissable; & la révolution qui se fit en lui serra tellement son cœur, qu'il passa plus d'une heure sans avoir l'usage de la Parole. A la fin la mesure de son Amour devenant celle de sa Haine, il reprit ses forces avec sa fureur, & l'espoir de la Vengeance le ranima. Son Voïage ne devoit pas être long; & il n'y a pas aparence non plus qu'il fut agréable. Revenu à **, come il avoit eu tout le tems de se préparer à ce qu'il avoit à faire, lors qu'*Iphile* vint l'embrasser, il ne fit paroître aucun raffroissement. Etant arrivé tard, il voulût souper tout de suite. On servit. Durant le Repas, *Iphile* redoublant ses caresses, Je suis bien charmé, Madame, lui dit-il, de voir que douze Années de Mariage n'ont point ralenti vos Ardeurs pour moi: Je voudrois bien y répondre come vous le mérités; mais il faut céder, en dépit de mes intentions à la circonstance des tems & aux embarras des affaires. Je suis indispensablement obligés de partir encore demain pour une absence de huit jours.

Quoi,

Quoi, s'écria *Iphile*, toujours des Voïages; toujours seule, toujours privée de vôtre présence! Madame, reprit *Alidor*, à quel prix que ce pût être, je ne saurois m'en dispenser. Tranquiliſés vous, je ne vais pas loin; & je ne prendrai point *La Fleur*, qui peut vous être néceſſaire. Ah! Monsieur reprit elle à son tour, en verité c'est se moquer. Je vous en conjure au nom de la Tendresse que vous avés toujours eu pour vôtre Femme, ne la quittés point; diferés du moins de quelques jours cette nouvelle absence. Madame, dit *Alidor*, cela ne se peut sans me préjudicier extrêmement: D'ailleurs j'ai donné ma Parole, dont vous savés que je fûs toujours scrupuleusement esclave. Et bien, dit elle, partés Monsieur, je ne veux pas vous gêner.

Avec le retour du Soleil, *Alidor* monta à cheval. On peut bien dire que le chagrin étoit monté en croupe, & galopoit après lui *. Aïant marche environ deux heures, pour alléger, s'il étoit possible ses grands foudis, il gagna la Forêt, dévoré par les plus rudes incertitudes: Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit descendu de cheval, lors qu'il ouit chanter *La Fleur*. Il touffa, & le Valet qui l'entendit aïant marché vers lui; Où vas tu, lui demanda *Alidor*? Que viens tu m'apprendre? Tenez Mon-

* Despreaux.

Monsieur, répondit *La Fleur*, voilà ce Billet. *Alidor* frémit à la vue du caractère d'*Iphile*. *La Fleur* avoit tout prévu. Persuadé que son Maître voudroit infailliblement savoir le contenu du Billet, il s'étoit muni d'une Bougie. L'ayant allumée au moyen d'un instrument à Feu, *Alidor* enleva adroitement l'empreinte & lût ces Mots.

Puisque vous avez la cruauté de me traiter en Esclave, & que je ne suis pas libre de vous laisser ignorer les absences de mon Mari; je vous avertis qu'il est parti ce matin, & qu'il ne doit revenir qu'à la fin de la Semaine.

Après cette fatale lecture, *Alidor* replia le Billet d'une main tremblante; & l'ayant recacheté le moins mal qu'il pût, Va mon cher *La Fleur*, dit-il, en le lui remettant, va porter ce malheureux écrit à *Erasse*; & ne manque point de me faire savoir à ton retour s'il doit venir. Au reste assure toi que je reconnoîtrai en son tems cette preuve de ton zèle. *La Fleur* partit sur le champ.

Quel fut l'état de l'infortuné *Alidor*! Que de différentes Passions le déchirèrent tour à tour, en attendant de revoir son Domestique! Enfin il le vit venir, & il aprit non seulement qu'*Erasse* étoit arrivé, mais que pour profiter de la belle soirée, il étoit à la promenade avec *Iphile*; qu'ainsi c'étoit
main-

maintenant le tems propre à se glisser dans le Château & pénétrer dans l'Appartement de Madame, où il avoit remarqué un Endroit très propre à se cacher, sans risque d'être aperçû. *Alidor* suit incontinent *La Fleur*, entre dans le Château sans être vû de personne, & se place dans l'enfoncement d'une Fenêtre couverte d'une Tapissierie, qui descendoit fort bas.

Il s'y ennuïoit & mâchoit son frein depuis bien du tems, lors qu'il ouït ouvrir la Porte, & tout desuite les voix d'*Erasfe* & d'*Iphile*. Son premier mouvement fut d'aller d'abord égorger sa Femme aux yeux de cet infame, & puis de se couper la gorge avec lui. Mais l'arrivée de deux Servantes qui vinrent mettre le Couvert, l'obligèrent à retarder cette sanglante Scène. On sert, on se met à Table, & *Erasfe* soupe fort tranquillement. Après le soupé, il suppose qu'il a été surpris tout à coup d'une indisposition, qui l'oblige à se retirer; Madame ordone qu'on l'éclaire dans son Appartement, & il se retire. Environ une Heure après, *Iphile* aiant doné congé à sa Maison, *Erasfe* revient tout doucement trouver *Iphile*, & il comence à lui parler ainsi: *Madame il y a long-tems que je vous presse de nous défaire de vôtre Mari; vous avez grand tort de ne point consentir à cette entreprise; peut-être les retarde-*
mens

mens causés par vos refus obstinés nous deviendront funestes à un point qu'il n'y aura plus de remède. Que sera ce s'il vient à découvrir l'injure que nous lui faisons ! Et qui vous a promis qu'elle lui sera toujours inconnue ? Voulez vous me croire, rendez vous aux fortes raisons qui nous mettent réciproquement dans la nécessité de le prévenir. Si vous n'avez pas le cœur de le faire vous même, n'empêchez plus du moins que je le fasse empoisonner. Moi cruel ! Dit Iphile en s'emportant. Que je consente à être le bourreau d'un Home qui, malgré le tort que je lui fais, a mis ju qu'ici toute son étude à me rendre heureuse ! Ah ! N'espérez jamais que je puisse y consentir ; j'aimerois mieux m'immoler moi même de ma propre main Hélas ! je ne suis que trop criminelle ! Je ne l'ai que trop outragé ! Vous craignez qu'il ne découvre notre intrigue, & qu'il ne s'en venge : Et bien prévenons cette vengeance & notre deshonneur éternel ; revenons d'un égarement qui peut nous coûter la vie. Vous savez quels sont mes sentimens à cet égard, & vous devriez avoir honte de me traiter aussi tyranniquement que vous faites ; croiez moi, Monsieur, tôt ou tard Dieu vous punira. Bon, Madame, dit d'un air gouguenard Eraste, en vérité vous me la donés belle ! Je pense à jouir du présent, & je ne m'embarrasse guère de l'avenir. Après tout pensés vous que lorsqu'on a goûté une fois la douceur

Cœur de vous posséder, on puisse y renoncer, à quelque péril qu'on doive s'attendre! Dailleurs, je vous l'avoie, quand je vous propose de faire mourir Alidor, c'est bien plutôt par le vif desir de vous voir ma Femme, que par la crainte des effets de son Courroux. Et je périrai, ou la chose arrivera ainsi; il faut l'empoisonner vous dis-je.

Alidor ne pût se retenir plus long-tems. Il sort avec précipitation & vint fondre sur Erasle. Celui-ci, à la vüe d'Alidor est come pétrifié. Cependant il se met vite en défense; mais le Mari d'Iphile avoit trop d'ascendant sur lui pour risquer d'en être vaincu. Joindre son Epée, le fraper, & lui faire vomir sa noire Ame avec son sang, furent presque une même chose.

Que devint Iphile, à ce Spectable! Immobile, mourante, étendue la face contre terre aux pieds d'Alidor, elle n'osoit espérer qu'il y eut de grace pour elle, & ne s'atendoit plus qu'à recevoir le Coup mortel. Levés vous, Madame, lui dit Alidor, vous mériteriez le même sort que celui de vôtre infame Séducteur; mais il n'arrivera pas que je trempe ma main dans le sang d'une personne qui n'a pas voulu m'arracher la Vie. Levés vous encore un comp. Iphile s'étant relevée. Et bien, continua-t-il, c'est donc ainsi que vous savés aimer; c'est ainsi que vous traités un
Epoux,

*Epoux, qui vous a toujours aimée plus que lui-même. Perfide, quel supplice ne mériteriez vous pas ! Il doit comencer dans vôtre cœur, & la Justice de Dieu, vos remors doivent exécuter ce que mon bras refuse de faire. Oui je ne doute pas que je ne vous punisse plus sévèrement, en vous laissant la vie, dont vous êtes indignes, qu'en vous donant la mort, que vous mérites. Cependant il est bien juste que j'exige une espèce de réparation ; Et plutôt au Ciel quelle pût vous laver de vôtre infamie ! Allés apeller La Fleur & remontés avec lui. Iphile prend un Flambeau en tremblant, va apeller La Fleur & l'ameine. Mon Enfant, lui dit *Alidor*, je fais que je puis me promettre toutes choses de ton zèle. Va, conduis *Madame* au Souterrain ; & lui aide à creuser la sépulture de ce Scélerat, qui vient de recevoir le juste châtiment de ses Forfaits. Cela fait, tu lui aideras encore à l'inhumer, & puis à réparer le désordre de cette Chambre.*

Tandis qu'*Iphile* exécutoit ses Ordres ; sans oser seulement articuler une parole, il se promenoit à grands pas, se livrant à ses Reflexions. Lorsque tout le désastre fut entièrement réparé, *Alidor* renvoïa *La Fleur*, & parla en ces termes à *Iphile* : *Vous venés, Madame, de me faire l'afront le plus outrageant, & de me causer le plus cruel*

cha-

chagrin que je pusse jamais recevoir. J'ai eu bien des revers, & je croiois d'avoir passé par tous les degrés de douleur qu'un Home est capable de supporter; une trop funeste expérience vient de m'apprendre le contraire: Je puis dire sans exagérer, que toutes mes autres afflictions réunies, ne sont rien en comparaison de celle-ci. Vous ne verrez pas cependant que je me serve des Armes que vous me prêtés pour vous tourmenter; c'est la dernière fois que je vous représente votre perfidie. Il faut vous faire sentir dans toute son étendue, ce que vous perdez en perdant l'estime & la tendresse d'Alidor. Vous sentés bien qu'il ne doit plus être question entre nous d'aucune Familiarité: Mais ce que vous n'oseriés attendre & que vous pouvés pourtant vous promettre, c'est qu'à cela près, j'aurai toujours pour vous les mêmes égards dont vous vous êtes si bien trouvée. Je prétens.....

Iphile ne pût plus tenir, à cet endroit du discours; chaque parole avoit déchiré ses entrailles & les derniers excès du ressentiment d'Alidor lui eussent parû moins rigoureux: Elle se jetta à ses genoux & les embrassoit, en sanglotant & répandant un déluge de larmes. Alidor en fut ému. *Ab! trop ingrate, trop criminelle Iphile, s'écria-t'il, cette repentance est bien tardive!* Iphile faisant un effort pour rompre à la fin son silence, dit: *Alidor, s'il m'est encore permis de profe-*

rer ce Nom, par Grace, par Charité, si vous ne voulés le faire par Justice, sans plus attendre donés moi la mort. C'en est fait, je ne saurois plus vivre. Vos Bontés me peignent mon crime, avec de couleurs si noires, que les Enfers même ne sauroient avoir de suplice egal au m'ien Non, Madame, dit Alidor, vivés pour reparer ce crime par un plein retour vers la Sagesse ; pour l'expier par un sincère repentir ; pour faire autant de progrès dans la carrière de la Vertu que vous en aviés fait dans celle du Vice. Vous garderés toujours vôtre Appartement. Faites vous y servir come vous avés fait jusqu'à ce jour ; j'entens que tous mes Domestiques vous obéissent de même. Nous n'aurons qu'une même Table, nos Biens ne seront point divisés, nos Revenus fourniront indiféremment aux besoins de l'un & de l'autre, tout sera comun entre nous come auparavant, hors votre Lit, que vous avés trop souillé, pour que je puisse désormais y prendre place. Iphile voulut répondre à ce procédé généreux, mais le redoublement de ses pleurs & de ses sanglots lui en ôterent la liberté. Alidor la fit lever & se leva lui même. Le jour s'avance, continua t'il, on me croit dehors, & l'on ne pourroit qu'être surpris si l'on me voïoit ici. Madame tâchés de vous faire une Vertu d'une Nécessité, & d'appeller vôtre Raison au secours de vôtre trouble. Incontinent il le fit seller un Cheval & s'éloigna de **.

Les

Les premiers Jours, la Famille d'*Erafte*, accoutumée à fes absences, fut tranquile sur fon sujet; mais deux semaines s'étant écoulées fans le revoir, elle comença à s'inquiéter réellement sur fon compte. On en demanda des nouvelles, & personne ne fût en doner; On fit des enquêtes, qui ne furent pas moins inutiles: Il fut impossible de découvrir ni où il étoit allé, ni ce qu'il étoit devenu. Les P*** naturellement très vindicatifs & pouffés à bout, entrèrent en une fureur d'autant plus extrême qu'ils ne favoient à qui s'en prendre: Dans leurs transports tout leur paroiffoit ennemi. Cette rage dura jufqua ce que ne doutant plus de la mort d'*Erafte*, puisque depuis plus de deux Mois il étoit perdu, ils fouillèrent dans fes Papiers, & trouvèrent avec quelques autres, le dernier Billet qu'il avoit reçu d'*Iphile*. A cette découverte, on demeura pleinement perfuadé qu'il avoit péri à **. Sans autre information & fans perdre du tems, fon Frère vint vers *Alidor*, & lui aiant fait dire de se rendre dans la Forêt, Monsieur, lui dit-il, en l'abordant, lifés ces Lettres. *Alidor* s'en étant faifi, je n'ai pas besoin de les lire, dit-il; Que demandés vous? Vous devés affés le comprendre, répondit le Frère d'*Erafte*. Sans s'expliquer davantage ils se mirent en devoir

de vider leur différent. P*** se batit en Home de cœur, mais le Triomphe ne lui étoit pas destiné; blessé en plusieurs endroits, il se vit réduit à demander la Vie.

Depuis ce dernier Combat, la Valeur des P*** dégénéra en la plus honteuse lâcheté. Desespérés d'avoir à faire à un Ennemi si redoutable & toujours heureux, ils cherchèrent à assurer leur vengeance par ces Voies qui révoltent le Vice même: Dès-que le Blessé fut guéri, les plus proches Parens s'assemblèrent pour délibérer en commun sur ce point, & il fut résolu qu'*Alidor* seroit assassiné. Il le fut en éfet six ans après la mort d'*Erasme*; & *Ipbile* qui n'avoit mené du depuis qu'une vie languissante, abreuvée sans interruption de fiel & d'absinte; accablée de regrets & de remors de tant de malheurs dont elle avoit été cause, le suivit de près dans le Tombeau.

Telle est la déplorable fin d'un des Hommes des plus célèbres, qui ont illustré le dernier Siècle. Telles sont les Catastrophes horribles que fomentent une Alliance fatale à la ruine & l'extinction des Maisons entières, au Massacre, & des Coupable & des Innocens. A la vérité, toutes les Anecdotes critiques du Lien Conjugal n'entraînent pas toujours de dissensions qui aillent au Carnage. Où en seroit on, si la chose arrivoit ainsi? Eh! veuil-

veuille à jamais le Ciel bienfaisant, en préserver la Race Humaine ! Il est pourtant assuré qu'elles ont toujours des suites bien tristes : La Divine Justice ne sauroit souffrir leur impunité. Faut-il que les barbares Loix d'un futile Point d'honneur, fassent dépendre celui des Maris de la Vertu de leurs Femmes ! J'adopterois bien volontiers sur ce cas la Morale Politique de l'éloquent *Munatius*. Certainement sa Rétorique devoit persuader tous les Homes & les rendre aussi Philosophes que le fût à cet égard le Grand Caton ; mais c'est ici un endroit bien épineux, & les Conseils de quelque nature qu'ils soient, ne pourroient que perdre leur force auprès de ceux même qui les ont donés, quand ils auroient besoin de les suivre. Sans doute ceux qui liront avec attention cette Histoire, tireront de fortes conséquences de ce qui est arrivé à un Alidor & se formeront des Préjugés bien difficiles à guérir contre la foi du Mariage. J'avoûe que l'exemple est très propre à en inspirer d'abord un éloignement insurmontable, pour peu que l'extravagance de l'amour propre n'étouffe pas entièrement la saine Raison. Cependant rendons justice à un Sexe aimable par ses Atraits corporels, par ses Qualités distinctives, par sa Modestie, par sa Pieté,

620 JOURNAL HELVÉTIQUE

par son propre fond naturellement incliné vers la Pudeur: Convenons que toutes les Femmes, à beaucoup près, ne sont pas autant d'Iphiles. Je ne dois pas craindre en finissant de leur rendre ce glorieux Témoinage; il y a tels sujets parmi elles, & j'ai l'honneur d'en conoitre, qui aussi bien que les plus Grands Hommes, sont des Prodiges de Fermeté, de Générosité, de Prudence, de Délicatesse; d'autres LIVRES, & des Modèles accomplis de toute Vertu.

D***.



AVIS



A V I S

*Sur des Mines découvertes dans le Canton
de Berne.*

MR. *Christ*, Docteur en Médecine, & Médecin Pensionnaire de la Ville, de Berne a cédé, sous la permission de LL. EE à Mr. *Jean Godefroi Zimmerman*, ancien Directeur des Mines de *Bade-Dourlach*; toutes les Mines nouvellement découvertes à *Lauterbourg* & à *Guthanen* dans le Canton de Berne. Ces Mines, qui sont de Plomb & de Cuivre, consistent actuellement en 6. Fosses, partagées chacune en 124. égales portions; faisant ensemble 744. portions. Pour s'intéresser dans le Produit actuel de ces 6. Fosses, & dans ce qu'elles pourront produire ci après, il y aura 744. Actions, pour chacune desquelles on paiera une fois pour toutes, sans aucune nourriture ultérieure 18. *Reiss Gouldes*, faisant 12 *Crones* Argent de Berne, 1. *Goulde* pour le Directeur, & 15 *Crutzers* pour le Billet d'Action. Avec le provenu de ces Actions, on fera tous les Bâtimens & Machines nécessaires, & le profit de ces Mines, qui suivant les
Epreu-

Epreuves qui ont été faites, doit être considérables, sera reparti annuellement entre les Actionnaires, come cela est expliqué fort au long dans le Plan qui a été imprimé. On pourra prendre des Actions chez Mr. *Gruber*, Caissier, jusques au 1er. Février prochain & pas plus loin. Le Plan indique la manière en laquelle la Compagnie sera dirigée, coment on fera travailler les Mines, & les Profits qu'il y a à espérer. On y trouvera aussi le Formulaire des Actions. Ceux qui souhaiteront d'être informés plus amplement de ce qui concerne ces Mines, pourront avoir le Plan à *Berne* chez le Secrétaire de la Compagnie, & à *Neuchâtel* chez les Editeurs de ce Journal.



A V I S.

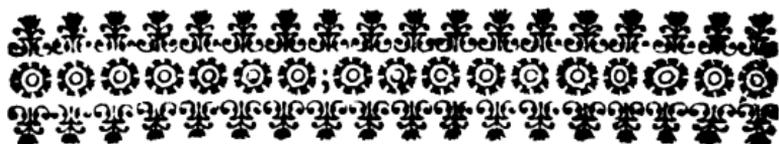
LE Sr. *Heilman*, Imprimeur à *Bienne*, propose d'imprimer la *STE BIBLE* en François, en un Volume *in Folio*, sur bon Papier & avec de gros Caractères neufs. Il y aura les Parolles, les Psaumes, les Cantiques & environ 200. Figures fines. Pour faciliter aux plus pauvres l'acquisition de ce Divin Livre, on le donnera par voie de Souscription à un très bas prix, & on en publiera dans peu le Programme.



E N I G M E.

VEut-on que je travaille , on m'enchaîne la tête ;
Pour mettre cette chaîne , il faut des meilleurs yeux ,
Elle fait mon travail , & le rend précieux ;
Selon que je le veux , je peins l'homme où la bête.
Je ne me lasse point , & je suis toujours prête ;
Voyez - moi travailler , je fais cent mille trous ,
Sans que je gâte rien ; les sages & les fous
S'amuseront à voir entrer , sortir ma Crête.
Au Sexe je fournis mille innocens plaisirs ;
Que de travaux je fais au gré de ses desirs.
Et par moi l'art souvent égale la Nature !
J'instruis , je divertis , je parle par figure :
Sans moi l'on verroit nuds , même les plus grands Rois ,
Ma Science , dit-on , se place au bout des doigts.

L'Enigme du Mois de Novembre est le
VER SOLITAIRE.



T A B L E

L ettre sur l'Origine des Etrènes & de quelques autres Usages.	523.
Lettre d'une Demoiselle de Lausanne aux E-diteurs.	545.
Ode tirée du Pseaume 1.	558.
Fin des Extraits de l'Histoire de Frédéric Guillaume Roi de Prusse.	560.
L'illustre Malheureux, Histoire Galante & tragique	592.
Avis sur des Mines dans le Canton de Berne.	624.
— Sur l'Edition d'une Bible Françoise à Bienne.	622.
Enigme	623.
Explication de l'Enigme du Mois passé.	Ibid.

ERRATA de Novembre.

Page 449. L. 19. au milieu, retranchez, & quâ
Page 494. L. 28. Brondel, lisez, Broussel.